

# La Coopération des idées

ORGANE BIMESTRIEL DE LA RÉACTION DU BON SENS,  
SEUL VRAIMENT INDÉPENDANT DES COTERIES,  
DES PARTIS, DES POUVOIRS, DE L'ARGENT,  
ET MÊME DES LECTEURS ET ABONNÉS

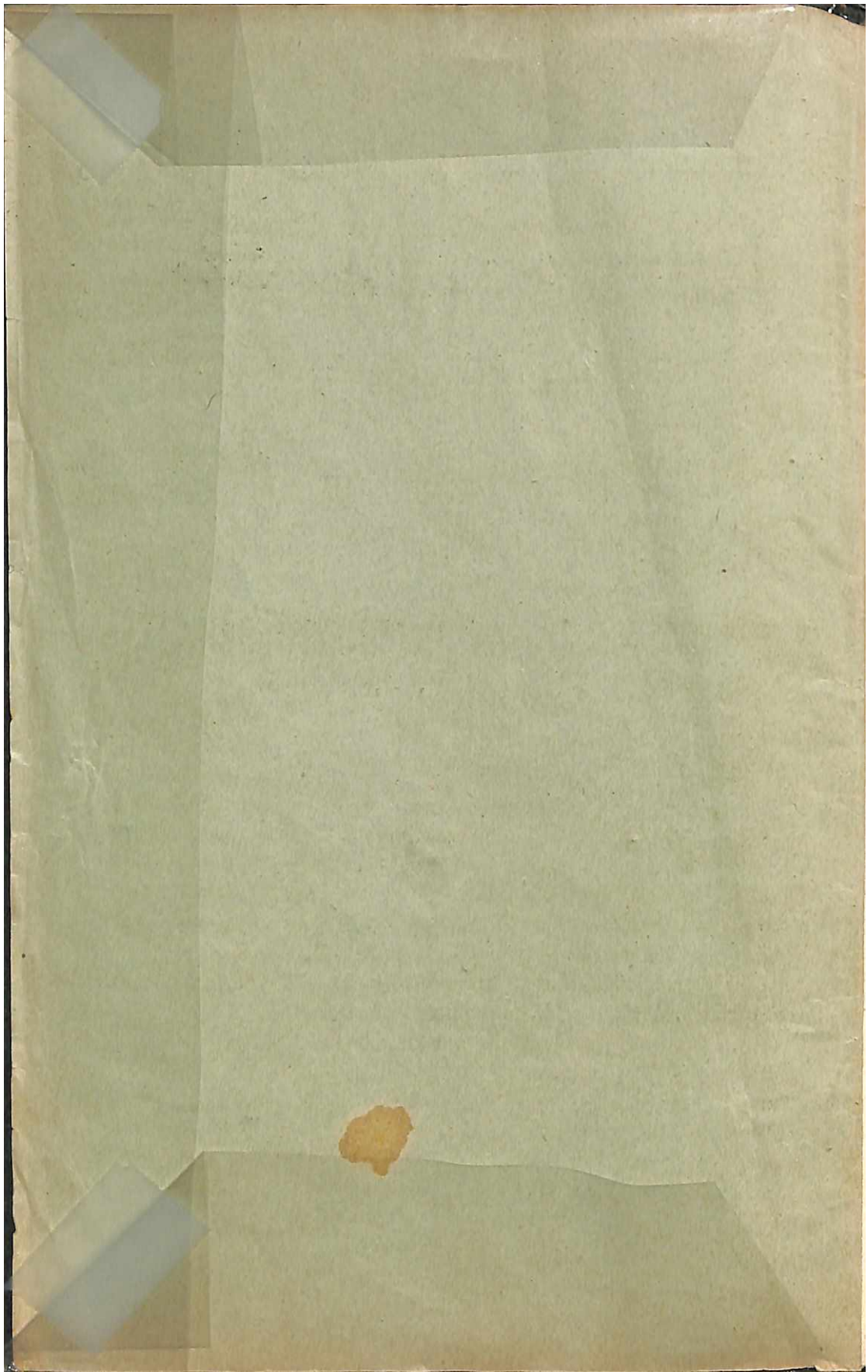
RÉDIGÉ PAR GEORGES DEHERME

## LES RAVAGES DE LA DÉMOPLOUTOCRATIE AMÉRICAINÉ

*Tant que l'édition de ce cahier ne sera pas épuisée, il en sera expédié un exemplaire, gracieusement, à qui en fera la demande. On n'accepte pas d'abonnement.*

*La reproduction des textes, partielle ou totale, littérale ou interprétative, est autorisée, sans condition.*

29 bis, RUE DE MONTEVIDEO  
PARIS (XVI<sup>e</sup>)





## La Coopération des idées

---

### LES RAVAGES

DE LA

### DÉMOPLUTOCRATIE AMÉRICAINE

---

« En dépit de la voix haute et salutaire des lois de gradation qui pénètre si profondément toutes choses sur la terre et dans le ciel, des efforts insensés furent faits pour établir la démocratie universelle. »

EDGAR POE.

Une société ne se maintient et ne se développe que par la différenciation de plus en plus accentuée de ses éléments organiques, de ses forces vives : elle constitue un hyper-organisme. Par définition, la démocratie est donc spécifiquement antisociale, et surtout quand, aggravée, elle se dit socialiste, quand elle prétend fonder un ordre simpliste et arbitraire au moyen d'une législation à tout le moins paralysante. Sa malfaisance ne varie jamais qu'en degré, en intensité, quels que soient son décor et son vocabulaire du moment. Telle elle est en Amérique, en Russie ; telle elle sera, inéluctablement, en France. Toujours son processus est le même, ses ravages sont les mêmes : dans les mœurs, dans l'intelligence, dans la civilisation. Toujours, elle délabre, elle épuise, elle décompose. La ploutocratie, qui semble être sa réalisation, n'est qu'une phase nécessaire dont le terme est le communisme grégaire.



La démocratie ne peut donc s'affirmer que par la négation de toutes « les notions sociales », comme dit le docteur Ch. Fiesinger, par une dissociation générale. Toute son idéologie délétère émane d'un individualisme dément. Aussi n'est-elle pas seulement un contre-régime, mais encore une contre-culture, une contre-spiritualité. Auguste Comte la résumait ainsi : « l'insurrection des vivants contre les morts ». Entendons : du temporaire contre le permanent, du Mot contre la Chose, des parties contre l'ensemble, de la matière, qui est quantité, contre l'esprit, qui est qualité.

## I

Voyageur passionné, je dois avouer que je ne suis pas allé en Amérique. Je n'en ai même jamais eu le désir.

Cet écrit s'en réfère donc aux témoignages et comporte de nombreuses et longues citations. Comme on le verra, j'ai puisé indistinctement dans les plus récents ouvrages parus, favorables ou non (1). Les sociétés en décomposition vont vite. D'aucuns appellent cela le progrès. Les États-Unis d'il y a vingt-cinq ans, qu'avaient visités Paul Bourget et Jules Huret, n'étaient plus ceux d'A. de Tocqueville ; ils étaient moins encore ceux d'aujourd'hui. M. de Keyserling signale les changements effarants qu'il a pu constater en douze ans.

Aussi bien n'est-ce pas de l'Amérique dont il va s'agir. Quelques écrivains viennent de la découvrir. Cela suffit. Mais

(1) ANDRÉ SIEGFRIED : *Les États-Unis d'aujourd'hui* ; H. DUBREUIL : *Standards* ; RENÉ PUAUX : *Découverte des Américains* ; H. DE KEYSERLING : *Psychanalyse de l'Amérique* ; SINCLAIR LEWIS : *Babbitt* ; GEORGES DUHAMEL : *Scènes de la vie future* ; PAUL MORAND : *New-York* ; GÉO LONDON : *Deux mois avec les bandits de Chicago* ; JEAN LASSERRE : *Au bar de la Mort* ; G.-B. MEANS : *La mort étrange du président Harding* ; CLAUDE BLANCHARD et ROBERT REY : *Le Crapouillot*, « Les Américains » et « Vers la libération de la pensée américaine ».



que n'ont-ils découvert en même temps le visage réel de la démocratie, son « futur » très prochain ! Voilà ce qui importait.

Comment se défont les sociétés ? Comment s'effondrent les civilisations ? La démocratie américaine nous le dit clairement. C'est un précieux cobaye.

Il est vrai que les littérateurs ont d'autres soucis. Néanmoins, M. Georges Duhamel, qui avait paru jusqu'ici imbu des chimères métaphysico-révolutionnaires, est épouvanté de leurs réalisations : « L'expérience américaine, de toutes parts, déborde les termes de la politique : elle fait jouer la morale, les sciences, les religions, elle ne dit pas seulement « régime », elle dit « civilisation, façon de vivre ». Elle touche à tout, elle intéresse tous les actes de tous les êtres ». Mais cette confusion générale ne procède-t-elle pas de la démocratie parvenue à son dernier période ?

Or, nous dit M. Paul Morand, « l'aventure de New-York sera, dans un siècle ou deux, celle du monde entier ». A mon avis, cela ira malheureusement beaucoup plus vite. Aussi vite que pour les U. S. A. Berlin et Moscou ne sont pas des New-York manqués, comme le croit cet auteur : ce sont des New-York en marche. Et même, par quelques côtés, surtout pour Moscou, des New-York dépassés. Pas pour longtemps, au reste.

Sans doute, la France, comme le fait remarquer justement M. Duhamel, n'en est pas encore là ; mais elle est sur la pente, elle éprouve, quoique à un moindre degré, les mêmes syndromes implacables. Tout au plus est-elle en retard d'une génération. Mais elle est un organisme plus complexe, plus délicat, qui se défend mal contre la contagion. Elle est menacée, en outre, par des forces de destruction internes et externes qu'elle ignore encore l'opulente et transatlantique Amérique.

Celle-ci a développé prodigieusement l'appareil matériel de la civilisation, ce qui n'est que l'apparence, la tapisserie, le moyen contingent : elle est restée indifférente ou plutôt diaboliquement hostile au but humain.



Comme les toxicomanes, les psychopathes et les pervers, les Américains ont la manie du prosélytisme. D'autre part, il semble que l'or, faisant figure de Manitou, de Grand Esprit, les conduit à considérer la prostitution et la prostitution comme de justes hommages. Il en résulte des manifestations d'impérialisme démoploutocratique fort dangereuses.

D'ailleurs le chaos devait nécessairement sortir d'une guerre absurde, sans victoire ordonnatrice qui la justifîât. Les esprits les plus lucides ne font encore qu'entrevoir les conséquences qu'aura eues l'intervention funeste de M. Woodrow Wilson, le mystagogue de Wall Street, dans l'élaboration incohérente puisque parlementaire du Traité de Versailles. Depuis 1919, l'Amérique n'est plus qu'un foyer d'infection démocratique. En Asie, notamment, le christianisme d'affaires des Y. M. C. A. a pu se conjuguer avec la fureur destructive du bolchévisme.

La guerre, cependant qu'elle ruinait l'Europe, a enrichi colossalement ces loups-cerviers. « Les banquiers de New-York, écrit M. A. Siegfried, ont maintenant des intérêts, des créances précises dans toutes les parties du monde ; partout ils contrôlent des entreprises, tiennent à leur merci des gouvernements qu'ils peuvent d'un geste réduire à la faillite. Cette hégémonie, probablement sans précédent dans l'histoire, leur est échue subitement, sans préparation. »

C'est ainsi que la France, en punition de ses péchés contre l'esprit, de ses aberrations négatives d'elle-même, a connu Shylock prédicant.

« Les quatorze points du président Wilson, ajoute Keyserling, ont en réalité ruiné l'Europe et mis en péril le destin de la race blanche tout entière. Ils sont les parents spirituels du bolchévisme, parce que, sans l'idée de la « self-détermination » des nations et l'incurie de Wilson à l'égard des relations historiques, les bolchévistes n'auraient jamais réussi à révolutionner l'Orient, et n'auraient même pas songé à faire de même en



Europe. En fait, le règne temporaire d'idéals purement abstraits sans aucun rapport avec la réalité n'a fait que donner une occasion de se manifester aux forces irrationnelles du subconscient. »

Sans doute, ces entreprises financières, et rien que sordidement financières, se masquent de grandiloquence et même d'idéologie généreuse. Mais on sait ce que valent l'affectation de tempérance, de continence, de pacifisme, de probité des puritains yankee : un peu moins que la vertu et l'intelligence du dollar.

Si les « cyniques Français », comme ils disent, ont pu en être dupes, c'est que ceux-ci commencent à se déciviliser. A mesure qu'ils se démocratisent en acceptant, à l'économique, au politique, au social, le primat de la quantité, du Nombre, ils s'américanisent, ils se font les esclaves de Ploutos. Et cela, c'est le plus grand péril pour la civilisation occidentale.

C'est ainsi que les questions vitales des peuples sont débattues et tranchées dans des Conférences, le plus souvent occultes, des financiers cosmopolites. Cette bancocratie usurpatrice est l'avant-courrière de ce que j'appelle l'ère du Grand Chaos et Keyserling, l'âge de Ténèbre.

## II

Contrairement à l'opinion courante, les U. S. A. ne sont pas une nation en formation. Ce qu'on prend pour des signes de jeunesse, on le verra, ne sont que ceux d'un infantilisme sénile. L'Amérique est une société en pleine décomposition avant d'avoir pu former une nation ou constituer un État.

Ramas de résidus de cinquante peuples, l'adaptation a consisté à effacer les caractères distinctifs originaires de chaque émigrant. C'est ainsi qu'est obtenu l'être amorphe, le type



standard qu'exige une démocratie. Il n'y a pas à proprement parler de type américain, il n'y a qu'un produit démoploutocratique qui s'additionne et qui ne s'estime qu'en fonction du rendement.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la population comprenait 80 % d'Anglo-Saxons. Aujourd'hui, sur 120 millions d'habitants, il y a 40 millions d'étrangers et 11 millions de Noirs. Depuis la guerre surtout, des lois draconiennes sont intervenues pour endiguer le torrent d'immigration slavo-sémito-latine. Trop tard. Malgré l'eugénisme, ce sont naturellement les indésirables qui pullulent et qui abaissent par là, de plus en plus, le niveau de la race, d'autant plus aisément que celui-ci ne fut jamais très élevé.

Sans les institutions qui disciplinent, partout et toujours il en a été ainsi. Quand les institutions ne sont pas nées ou quand elles meurent, c'est la guerre qui les suppléent, qui rassemble et agrège la poussière humaine, qui astreint au sacrifice. L'ascension est à ce prix. L'ordre, c'est-à-dire la subordination de l'analyse à la synthèse, de l'individuel au social et du temporel au spirituel, ou la guerre : Tel est ce qui fut ; tel, ce qui sera toujours. Ce ne sont pas les nébuleuses dissertations métaphysiques ou les niais bavardages pacificards qui y changeront plus que des mots.

La personnalité a un caractère beaucoup plus social qu'ethnique. En détruisant les institutions séculaires, la démocratie en stérilise les germes. Elle l'a en exécution, d'ailleurs. De là, la propension du Yankee, à l'uniformité communiste. Toute distinction, toute supériorité, hormis celle du rendement, lui est intolérable. En conséquence, et nonobstant ses puérides présumptions, son pharisaïsme, son odieux ostracisme, l'âme nègre, s'infiltrant plus encore que le sang, le pénètre et le domine de plus en plus.

Leçon dont nous devrions profiter. Elle nous enseigne qu'à



l'heure présente, avec la facilité et la rapidité des moyens de transport et de communication, dans notre indescriptible anarchie intellectuelle et morale, seul un vigoureux nationalisme peut préserver les peuples de vieille civilisation d'une régression psycho-sociologique dont le résultat général serait un recul d'humanité. Notamment du bolchévisme et de l'américanisme, ces deux faces du chaos. Ne voyons-nous pas déjà que nos institutions fondamentales, nos principes essentiels, nos idées, nos mœurs, voire nos doctrines philosophiques et religieuses sont annihilées, retournées contre leurs fins ou dénaturées par ces décérébrés ? S'ils s'en mêlent, le positivisme même, cette grande et forte doctrine d'une humanité parvenue à la conscience d'elle-même, finira par se confondre avec le culte du Vaudou ou quelque chose d'approchant. Parce que Comte a incorporé le fétichisme à sa grande synthèse, ils limiteraient le positivisme à ce qu'ils en peuvent comprendre, à la phase mentale qu'ils n'ont pas dépassée, c'est-à-dire au fétichisme le plus grossier. N'en a-t-il pas été ainsi pour le catholicisme ? Pour le spirituel même, qui a pour domaine l'universel, les frontières sont aussi une précieuse sauvegarde. Une doctrine doit se fortifier, grandir, s'affirmer d'abord sur le sol qui l'a produite, où elle a germé. A plus forte raison pour l'économique et le politique. Là, l'internationalisme est un danger immédiat. Il généralise le désordre et la pire barbarie en les intensifiant.

Quand même la richesse serait la récompense de la vertu et de l'intelligence, ce qui est très contestable, surtout sous la forme qu'elle a prise, elle n'en est sûrement pas la génitrice ni même l'éducatrice. Le contraire serait plus vrai. Cependant, les Américains attribuent modestement leur prospérité prodigieuse, qui les rend si redoutables pour l'ordre du monde, à leur activité, à leur ingéniosité et à leur esprit d'organisation. Il faut en rabattre : ils doivent leurs richesses surtout



à leur situation géographique et démographique, au sol et sous-sol. Il est vrai qu'ils leur doivent aussi ce qu'ils ont de moins bon : leur parasitisme impérialiste et leur cupidité.

Les États-Unis comprennent un territoire d'une étendue presque sept fois celle de la France. Comparativement à nous, ils devraient nourrir 550 millions d'habitants. Et beaucoup plus si l'on tient compte de la fécondité de leur sol, des trésors enfouis dans leur sous-sol. Leur surface ne représente, d'après M. André Siegfried, que 5,7 % du globe terraque, et ils produisent 38 % de son charbon, 70 % de son pétrole, 38 % de ses forces motrices équipées, 54 % de son cuivre, 40 % de son plomb, 33 % de son minerai de fer, 75 % de son maïs, 25 % de son blé, 30 % de ses autres céréales, 55 % de son coton, 53 % de son bois et 80 % de ses autos.

« Le peuple américain bénéficie donc d'un pourcentage exceptionnellement favorable des richesses de la planète : c'est la première, la plus solide raison de son étonnante prospérité. » Et pourtant, on peut prévoir la disette. A tout le moins pour certains produits. M. André Siegfried ajoute : « Le gaspillage des ressources nationales — pétrole et forêt par exemple, — exploitées sans raison ni mesure par des générations imprévoyantes en est cause. »

L'Amérique, en puisant dans le fonds naturel, n'a pas eu à dilapider le capital social accumulé par les générations précédentes. Et c'est pourquoi la démocratie y a pris une extension qu'aucune nation européenne n'aurait pu supporter. C'est là le danger. Ce parasitisme insolent, cette prospérité triomphante, ne semble-t-elle pas prouver, à tout le moins provisoirement, qu'un peuple peut vivre confortablement sans institutions, sans traditions, sans libertés, sans intelligence, sans socialité, sans spiritualité, par le seul jeu des brutalités égoïstes et des intérêts matériels ? Et c'est cela l'américanisation !

Certes, pour le progrès moral, pour la raison et l'ordre hu-



mains, on en vient à penser qu'il eût mieux valu que toute l'Amérique restât longtemps encore — l'apprentissage de la civilisation se fait lentement — un ensemble de colonies européennes. Cette tutelle par exemple, ne s'impose-t-elle pas impérieusement en Afrique, pour la République de Libéria ?

Imaginez un jeune barbare à peine dégrossi, que certaines circonstances ont affranchi de son tuteur, et qui dispose d'une richesse immense, apparemment inépuisable. Sûrement, il fera des bêtises. Sa richesse même lui en cèlera les conséquences pour un temps. Il s'abrutira et tombera dans la démence si de cruelles expériences ne le rectifient pas à temps...

### III

Jusqu'à présent, la démocratie a pris plutôt, en France, une forme politique ; en Amérique, économique. Mais, dans son principe comme dans ses résultats, si pernicieux, c'est la même peste : le primat du nombre, c'est-à-dire de l'inférieur, le culte de la quantité, c'est-à-dire de l'inhumain. Sous le signe de l'étatisme pillard comme sous celui du rendement meurtrier, c'est Ploutos qui mène la danse macabre des sociétés en direction du bolchévisme.

Sans doute, le « service social » se parle beaucoup chez l'oncle Sam. Beaucoup trop. Mais n'oublions pas qu'en démocratie généralisée, on confond volontiers les mots et les choses. Il en est, on le verra, de son « socialisme » comme de son pacifisme, de son idéalisme, de son moralisme, de sa religiosité, de son rationalisme, de son scientisme. Ces *mots* dévalorisés par l'inflation oratoire et publicitaire, n'ont pour lui qu'un sens profond : le dollar.

« Volontairement optimiste, note encore M. A. Siegfried, l'Amérique, enrichie et satisfaite, se plaît à déclarer que le ser-



vice rendu est aujourd'hui devenu la condition même du bénéfice, qu'en conséquence le grand industriel, le grand commerçant ne sont pas là seulement pour gagner des fortunes mais pour servir la communauté. Ceux-ci du reste affirment à l'en-  
vi, que tel est bien leur première préoccupation : on est tenté de sourire en écoutant ces hommes d'affaires trapus clamer, dans l'instant même où ils alignent de superbes bilans, que le service de la société est leur grande passion. Peut-être le croient-ils, car l'Américain s'abuse aisément lui-même ; c'est du reste toujours bon à dire : la littérature standardisée qui travaille à la gloire de la production américaine est remplie, *ad nauseum*, de professions de foi de cet ordre ; les chambres de commerce, ces modernes temples du progrès économique, en est saturée. »

Le « service social » s'identifie au rendement, le rendement en dollars s'entend. La démoploutocratie a trouvé son Évangile.

« Étant donné cette conception de la société, poursuit M. A. Siegfried, foncièrement matérielle malgré l'idéalisme de beaucoup de ses inspirateurs, il était logique que la notion d'efficacité dans le rendement tendît à en devenir le centre. Au nom de ce principe il n'est pas de sacrifice qu'on n'obtienne aujourd'hui de l'Américain. Pour lui l'argument est sans réplique : le rendement prime la liberté, dans tous les domaines. L'exercice même de l'intelligence n'est pleinement encouragé que s'il s'adapte au cadre commun ; autrement, on le qualifierait volontiers de pathologique. De là une tendance à réduire toutes les vertus à celle, primordiale, de la conformité. »

Et c'est d'abord la standardisation appliquée à tout, y compris l'humain, le spirituel. Évidemment, limitée à la production d'usine, la réduction des types peut-être avantageuse en permettant la fabrication en série. Mais, partout ailleurs, elle tend à abaisser vraiment la qualité des produits sociaux, ce



qui est la substance même de la civilisation, ce qui donne son prix à la vie, — malgré le fameux *standard of living*. Par exemple, pour rester sur le terrain économique, dans la production agricole, en éliminant les sortes qui rendent moins et qui sont les plus savoureuses pour celles qui rendent beaucoup plus et qui sont médiocres, aussi en cherchant à uniformiser le goût, c'est-à-dire à le vulgariser en l'émoissant. M. Duhamel fait frémir un Français de vieille roche en évoquant les poires, les pêches standardisées et les dattes aseptisées.

Au demeurant, la « rationalisation » pour et par le dollar est la négation de la raison humaine. Elle est d'abord un des facteurs principaux de la cherté *réelle* des produits et donc du chômage qui sévit terriblement en ce moment.

On pouvait admettre le système Taylor tant qu'il ne s'agissait que d'épargner la fatigue de l'ouvrier, de lui ménager de nobles loisirs, ou encore de mettre à sa portée les produits utiles. Mais c'est trop souvent le contraire qui est survenu : car, ici, la machine vivante, l'homme, comme producteur ou comme consommateur, n'existe qu'en fonction du rendement en dollars. « Parfois, écrit M. André Siegfried, les représentants conscients de la classe ouvrière protestent, font valoir qu'un rendement excessif use le matériel humain. Mais la masse, hypnotisée par les hauts salaires, ne se rendant toujours pas compte, au début, de l'épuisement qui résulte d'un rythme de travail trop intense, n'oppose pas de résistance sérieuse au système. »

Cependant, en France, heureusement, on commence à s'apercevoir des dangers de ce système inconsidérément appliqué, à l'américaine. *Aux Écoutes de la Finance*, qui n'a jamais manifesté un sentimentalisme exagéré, nous apprend que la maison Michelin, qui est bien française, y renonce : « Michelin fut un des plus fervents adeptes du taylorisme. Il avait créé une chaire pour la vulgarisation de cette méthode. Il pré-



tendait que l'industrie française allait à la mort si elle n'adoptait pas la méthode américaine de rationalisation à outrance. Résultat : à l'usine de Clermont, il y avait deux employés pour un ouvrier, les employés étant chargés de vérifier le temps exact que mettait l'ouvrier à accomplir sa besogne. Cela n'a duré qu'un temps, et M. Édouard Michelin, qui voit clair, a renvoyé tous les employés inutiles et gardé les ouvriers.

« L'Amérique, par des données fausses et des chiffres faux, a désaxé l'équilibre mondial. Tout ce qui nous est venu d'outre-Atlantique a été nocif et dangereux. Ce pays formidable, dont la seule force est d'être resté neutre pendant quatre ans de guerre, a vécu d'une façon intense pendant dix années ; mais il paie à présent les fautes lourdes qu'il a commises.

« Nous n'avons pas à en supporter les conséquences.

« Il faut renoncer à la méthode américaine de rationalisation et reprendre les saines méthodes françaises. L'ouvrier français n'est pas et ne sera jamais une machine. »

Ce n'est pas sûr. Chez nous, si l'américanisme, la démocratie sont en retard sur un point, ils sont malheureusement en avance sur d'autres. Par exemple la légifération à outrance, la fiscalité spoliatrice, la législation dite sociale par antiphrase, toute la démagogie du pseudo-socialisme électoral est en train, extrêmement rapide, d'automatiser, d'étatiser les Français, ce qui, par d'autres voies, les amènent non moins sûrement au communisme préhumain.

Ce n'est pas seulement par les désordres d'une niaise idéologie que la démocratie est le plus nocive ; mais par les mesures qu'elle inspire et provoque pour y remédier et qui ne peuvent qu'aviver le mal en l'étendant et en le rendant chronique. Car seul est efficace qui va contre la cause.

La démocratie est d'autant plus calamiteuse qu'elle infecte une société plus complexe, de plus ancienne civilisation. Dans un groupement primitif, comme il en existe encore dans quel-



ques îles océaniques, sa nocivité se bornerait à empêcher tout développement et à maintenir la sauvagerie primitive.

L'ouvrier américain ne saurait concevoir qu'il puisse préférer un métier plutôt qu'un autre. Ils lui sont tous aussi odieux et lucratifs. M. Dubreuil, qui a travaillé comme ouvrier mécanicien dans les principales usines américaines, n'a que des louanges pour la rationalisation. Néanmoins, à l'occasion, il ne craint pas de se contredire pour en signaler les fâcheuses conséquences psychologiques et sociales. Elles complètent la description qu'a faite M. Duhamel du public de cinéma. Et l'on peut mesurer la misère morale de ce peuple qui n'a qu'un seul mobile : le dollar ; une seule fin : le dépenser.

C'est la doctrine, la religion du haut patronat.

M. Ford, qui en est l'apôtre le plus marquant, le pontife, le proclame. Ainsi, il a décidé que la semaine ouvrable serait de cinq jours de huit heures. Certes, rien de mieux. Les loisirs sont une bonne chose s'ils sont bien employés, surtout s'ils affranchissent de l'esclavage du dollar. Mais, ici, il n'en saurait être question. M. Ford, qui gouverne despotiquement une population de 120.000 ouvriers, lui a dispensé ces loisirs « pour qu'elle soit poussée naturellement à des dépenses qui, à leur tour, entretiendront l'activité industrielle ». Aspirateur, frigidaire, phono, radio, auto, surtout auto, etc....

M. Dubreuil raconte comment il a passé un dimanche chez des ouvriers ayant un salon, parmi toutes ces merveilles.

Dès que les appareils cessaient de fonctionner, c'était funèbre. Les machines seules, comme à l'usine, donnaient l'impression de vie. Et elles ne permettent pas à l'esprit de se réfugier dans le silence.

Les repas se prennent à l'usine, pour ne pas perdre de temps. Et M. Dubreuil écrit : « A prendre ainsi ce repas au milieu de tous ces ouvriers, je me sens vraiment isolé dans un autre monde. Alors que chez nous un repas, si modeste soit-il,



est toujours un moment de délasserment donnant plus ou moins à tous quelque minime part de gaieté et de chaleur capable d'assaisonner la nourriture matérielle de quelque piment spirituel, il semble au contraire, ici, très souvent, que tout repas soit une corvée. Devant moi est un jeune homme de vingt ans qui absorbe son repas tête baissée, avec une sorte de hâte lugubre, sans prononcer une parole et sans lever la tête pour me regarder... Beaucoup avalent ainsi, silencieusement, avec une rapidité presque déplaisante, leur copieuse assiettée, et ils se pressent comme s'ils avaient hâte d'en avoir fini pour fuir la table. »

Tout se fait à coup d'argent, tout y est asservi. Et d'abord l'homme. D'aussi vastes usines, pour ne pas immobiliser un énorme capital, doivent fonctionner jour et nuit, sans interruption. Que devient la vie de famille pour ceux qui font partie des équipes de nuit, qui vont au cinéma à six heures du matin ?

M. Dubreuil, qui conteste que cette rationalisation insensée soit abrutissante, fait cette remarque sur l'ouvrier américain : « Le plaisir que nous trouvons dans la spéculation philosophique le laisse indifférent, car elle ne peut se traduire en *dollars and cents*. » Mais il en est ainsi pour tout ce qui est sensibilité, humanisme, joie de l'être.

Il ajoute, d'ailleurs, à propos du bruit infernal de ces usines trépidantes : « On a déjà étudié, je crois, l'influence du bruit sur l'activité intellectuelle ; mais, pour ma part, je n'en ai jamais éprouvé les effets comme lors de mon séjour à River-Rouge, où le bruit, sans être partout assourdissant, était pourtant assez continu pour produire une sorte de pesée sur le cerveau, auquel tout travail intellectuel devient ensuite comme une corvée supplémentaire... J'ai éprouvé aussi pendant tout ce même temps que j'avais vu diminuer considérablement mon goût pour la lecture. »

De plus, « l'usine trop grande devient inévitablement une



caserne ». Sa laideur « fait peser sur les épaules quelque chose du même ordre que ce que l'on trouve dans la tristesse d'une prison. Par elle, le travail, source naturelle de joie pure, est frappé d'une sorte de malédiction ».

Évidemment, ce qu'on a appelé improprement l'organisation scientifique du travail et qui en est seulement la mécanisation à outrance, n'a pas que ces résultats désastreux. Mais ceux-ci sont essentiels et ils ont des répercussions infinies. Tandis que les avantages, sur lesquels s'étend complaisamment M. Dubreuil, ne sont que contingents et sont appelés à disparaître peu à peu. Ils tiennent plus, je l'ai déjà noté, au milieu géographique des U. S. A. qu'au génie de leurs ingénieurs.

Je ne méconnais nullement les qualités des Américains ; mais ce sont leurs erreurs et leurs défauts — terriblement contagieux — qui, en s'aggravant, les mènent à l'abîme et risquent de nous y entraîner.

Sans en chercher trop minutieusement les ressorts, on peut louer la générosité des Crésus américains, surtout quand on la compare à la sordide lésine de la plupart de nos capitalistes. Ils ont fondé, aidé — pas toujours avec discernement — des œuvres magnifiques : Universités, laboratoires, bibliothèques, cliniques, etc... Ce n'est pas de leur faute si l'esprit positif, l'intelligence ne vivifient et ne fécondent pas ces œuvres.

De même, par l'analyse des mouvements, le machinisme, un outillage ingénieux, et la détermination « scientifique » des salaires, ils ont cru vraiment avoir procuré au peuple tout le bien-être possible. Et celui-ci en est convaincu. Il se croit privilégié. Ce qu'il y a de pire dans la dégradation sociale ou morale, c'est qu'elle se fait accepter volontiers, c'est qu'on ne la ressent plus. M. Dubreuil insiste sur l'absence d'envie, de haine, la possibilité de coopération dans les rapports entre patrons, contre-mâtres et ouvriers. Voilà qui est bien et qu'on souhaiterait voir s'établir en France. Mais M. Dubreuil, par



ailleurs, un peu malgré lui, fait soupçonner, chez l'ouvrier standardisé, une torpeur mentale, un manque de réflexe en dehors du travail et du sport, pour tout dire un avachissement qui expliquerait cette apparente sagesse. Car l'envie et la haine sont toute l'âme de la démocratie.

Il y a aussi, fait remarquer M. Claude Blanchard, que « l'argent seul donne à l'individu le droit d'occuper un échelon où il est admis sans façon par ceux qui l'ont gagné avant lui ». Tous les ressorts sont tendus pour le lucre. Patrons et ouvriers sacrifient à la même idole : le dollar. Cela crée un lien. Mais combien fragile ! Il n'y a pas si longtemps, moins de vingt ans, il y eut de terribles bagarres avec les briseurs de grève de Pinkerton. Ces temps tumultueux, que les profits de la guerre avaient abolis, reviendront certainement lorsque le dieu dollar sera moins propice. La crise qui commence à sévir annonce qu'ils reviennent.

Léon Daudet, dernièrement, parlait d'un recueil qui vient de paraître sous le titre *Poèmes d'ouvriers américains*. Ceci, qui est d'un garçon de restaurant, nommé Tony Ferro, suffit à nous montrer ce qu'il faut penser de la paix sociale instaurée et garantie par le *standard of living* :

*Deux animaux ventrus se vautrent devant la nappe blanche :*  
*Un mâle aux joues de homard,*  
*Propriétaire d'actions privilégiées de la « Standard Oil » ;*  
*Une femelle grossière en satin rouge,*  
*Aux griffes polies, ramasseuses d'or,*  
*Aux lèvres ripolinées et arrangées pour des baisers sans amour.*  
*Moi, je dois gaver ces porcs,*  
*Les engraisser pour qu'ils nous assassinent,*  
*Pour qu'ils méprisent les miens et les tiens,*  
*Pour qu'ils boivent du sang de mes tripes et de tes tripes.*  
*Je dois nettoyer la table et m'incliner très poliment.*  
*Et, pensant à un rouge demain,*  
*Je gave ces porcs très poliment.*  
*— Qu'ils crèvent, ces gueules de salauds !*



Un jour, contraint par une concurrence effrénée, Ford dut licencier 60.000 ouvriers d'un coup pour renouveler sa fabrication. Mais cela n'est qu'accidentel, voici qui est tragique.

Dans le *New-York Times* du 26 février 1928, on pouvait lire cet S. O. S. : « Le peuple des États-Unis se trouve en face d'un paradoxe aussi grave qu'il est dramatique. Au moment même où la prospérité américaine devient pour le monde un spectacle sensationnel, alors que *l'efficiency* américaine est devenue la huitième merveille du monde, les maisons ouvrières sont encombrées d'hommes qui désirent du travail et ne peuvent en trouver, et les bureaux d'embauchage sont assiégés par des bandes de gens sollicitant du travail qui n'existe pas. »

Or, depuis trois ans, la situation a considérablement empiré. On compte présentement huit millions de chômeurs. Des chômeurs qui ont autos, achetées à crédit, qui ont de hauts salaires incompressibles, puisqu'ils sont à la fois cause et effet de la prospérité publique. Et, je le répète, ce n'est pas le chômage même qui est à redouter ; mais les interventions malencontreuses dont il est l'occasion pour la démagogie, comme on le voit pour l'Angleterre. Ce sont les hauts salaires qui créent d'abord la production chère, le chômage consécutif, et ce sont les mesures démocratiques qui les intensifient.

Et puis, pourquoi cette folle production ? — Elle rabaisse l'homme.

« Ces prodiges de la rationalisation, dit M. Duhamel, ces disciplines ouvrières, ces ruses de la publicité, cette dictature du négoce, ces protections douanières, cette chiche mesure de toute minute, de toute gâté, de toute clarté... pour aboutir, en définitive, à la vie la plus chère du monde entier. Toutes ces économies astucieuses, ces miracles simplificateurs, cette mise en œuvre des moindres débris, des moindres déchets de la poussière, de l'ombre, de tous les sous-produits de toutes les opérations et de toutes les idées... pour aboutir au gaspillage et à



la dilapidation. Gaspillage de la force, de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, du papier, des nourritures. Spectacle scandaleux des grandes villes. Inconcevable dissipation par la main gauche des trésors péniblement gagnés par la main droite. »

On peut se demander si l'impérialisme perturbateur des Américains ne leur fait pas souhaiter, oh ! inconsciemment, une conflagration universelle. Ce n'est pas en tout cas pour leur faire horreur. Car ils ne peuvent réaliser la guerre, ils n'y verront que les bénéfices fabuleux qu'ils en pourront tirer et une manière de résoudre leurs difficultés. En toute innocence.

N'a-t-on pas vu des entrepreneurs de pompes funèbres, nous apprend M. A. Siegfried, « se réunir à Chicago pour discuter les dangers que fait courir à leur profession la baisse persistante du taux de la mortalité » ? Voilà l'âme ! Il est probable que la lâcheté du rendement aura su déterminer les représentants de cette honorable corporation à subventionner les « tueurs » de Chicago, dont la haute technique est bien connue, afin de relever ce taux désastreux.

M. Georges Duhamel s'étonne candidement du résultat, qu'il juge paradoxal et qui est simplement logique de cette agitation frénétique : « Il faut, ici, plus d'or qu'ailleurs pour acheter un morceau de pain, dormir dans un lit, avoir place au soleil. » Comment pourrait-il en être autrement quand la poursuite de l'or est le principal, sinon l'unique mobile des activités et des pensées. Et voilà pourquoi ce démocrate bolchévisant a pu voir « dans la belle New-York, autant de mendiants qu'à Moscou ». Quand il y retournera, je présage qu'il verra pis.

Si puissant que soit le dollar, la misère dans un pays qui regorge de richesses n'est pas supportable. On n'a pas de pain, parce que les fermiers brûlent le blé qu'ils ne trouvent pas à vendre à un prix rémunérateur. Et c'est ce qu'on appelle une crise de surproduction !



La démocratie nivelle ce qui doit être naturellement hiérarchisé : l'intelligence, la qualité, le spirituel, l'humain, et elle suscite de formidables inégalités quantitatives, matérielles, inhumaines.

#### IV

L'égoïsme démocratique étant impossible avec l'existence de fortes personnalités agissantes et pensantes, les libertés et les institutions qui les forment, les responsabilités qui les freinent et les redressent, l'intelligence qui les anime, il ne s'épanouit, il ne s'affirme vraiment que dans l'automatisme. Le mécanisme en est réglé par les suggestions impérieuses d'un conformisme plus ou moins puritain, d'une obsédante publicité, d'innombrables et minutieuses prescriptions légales et, finalement, l'imitation simiesque qui s'ensuit.

L'Américain cent pour cent est donc un pantin automate. Chez lui, tout ce qui prend l'apparence du sentiment, de l'idée, de la moralité et même de la socialité n'est au fond que du conformisme artificiel, souvent imposé par une publicité mercantile.

L'esprit est réfractaire à la standardisation et au rendement. S'il s'y asservit, il se renie. La simonie est son suicide. Si, en France, son pouvoir décline chaque jour davantage, aux États-Unis, tout vestige a disparu.

Naguère, pour un Français, la paresse mentale de l'Américain eût été inimaginable. Parce que la littérature, les journaux, le cinéma, les sports l'ont largement propagée chez nous, nous commençons à comprendre jusqu'où peut aller cette stupidité.

« On conçoit, dès lors, dit M. Robert Rey, le pouvoir de la publicité et pourquoi la publicité vaut vraiment la peine et les sommes qu'on lui consacre auprès de telles âmes. *It pays.*



D'ailleurs, elle spécule toujours sur l'aversion de l'Américain à agir soi-même. » Bien entendu, en exploitant cette inertie vitale, la publicité ne fait que l'augmenter. La démocratie suscite toujours des états pathologiques qui ne peuvent que s'aggraver par les remèdes qu'elle y applique.

Pour Babbitt, écrit Sinclair Lewis, « de même que les ministres de l'église presbytérienne déterminaient toutes ses croyances religieuses, de même c'étaient les grands annonceurs nationaux qui réglaient toute sa vie extérieure, qui lui donnaient ce qu'il croyait être sa personnalité. Ces marchandises déclarées comme des denrées types, pâtes dentifrices, chaussettes, pneumatiques, appareils photographiques ou à chauffer l'eau immédiatement, étaient pour lui des symboles et des preuves de l'excellence, signes de joie, de passions, de sagesse, et finissant par en tenir lieu ».

La publicité est une nécessité de la standardisation ; elle court au dressage communautaire. En supprimant les préférences du goût personnel, elle impose à la consommation les types de meilleur rendement. Si cet uniformisme a parfois — pas toujours — de sérieux avantages économiques, il comporte de graves périls sociaux. Cette publicité d'une satanique ingéniosité, et qui a fini par s'étendre au moral et au religieux, ne peut qu'accentuer l'inaptitude à la pensée et à la détermination, en dehors de l'atelier, du bureau et de la Bourse.

La presse a donc pris une colossale extension. Elle est riche autant que servile. Certes, la nôtre, qui ne la suit que de loin dans l'art publicitaire, peut-être parce que sa clientèle est moins docile, ne vaut pas mieux dans l'ensemble. Mais, en France, surtout en province, il subsiste encore quelques journaux d'opinion libre. Et puis, il le faut dire, il reste quelques Français — le dernier carré — qui sont un peu moins abêtis, un peu moins à la mode ou à la page, un peu moins prosternés devant l'argent, un peu plus hommes, en un mot, un peu



moins démocratisés. Il y a encore des réactions de personnalité : on ne biffe pas d'un coup — même de Bourse — même de Parlement — des millénaires de civilisation.

La grande presse américaine, comme la nôtre du reste, mais beaucoup plus somptueusement, ne vit que de sa publicité. Elle tombe donc, dit M. A. Siegfried, « sous l'influence de la haute finance et de la grande production, qui distribuent cette publicité : car si l'éditorial quotidien contredit la doctrine de ces puissances, celles-ci seront bien aisément à même d'exercer une pression sur des rédacteurs financièrement désarmés ».

Il est vrai qu'en France il y a, de plus, pour suppléer à l'insuffisance de la publicité, les subsides des fonds secrets et des gouvernements étrangers...

« L'immense développement de la grande presse syndiquée, dit M. A. Siegfried, avec ses nouvelles, sa publicité, ses éditions fabriquées en série, dans des cadres standardisés sans merci, tend rapidement à détruire toute diversité dans le sentiment populaire. Il n'est pas actuellement de pays où l'opinion publique soit plus implacablement travaillée et alignée. On ne lui laisse aucun répit. Sous la même direction, venue d'en haut, le théâtre, le cinéma, l'affiche, standardisés également, concourent à ce programme d'unification sans pitié, dans lequel les différences locales et même les distinctions de classe tendent à s'atténuer et à disparaître. »

La publicité raccroche, commande en tout, partout, puisque tout est commercialisé, subordonné à l'unique loi du rendement en dollars.

M. René Puaux signale qu'elle se fait pour les cimetières. « Est-ce parce qu'ils ont la publicité dans le sang que les Américains font de la réclame même à un cimetière ? Peut-être y a-t-il une nécropole concurrente ? »

On sait que les bandits utilisent la presse, le chantage étant une importante section de leur industrie. A l'occasion, ils se



font journalistes. La religion étant aussi une affaire lucrative, il ne faut pas s'étonner qu'elle ait recours à une tapageuse et coûteuse publicité. *It pays* : ça suffit. « Les religions elles-mêmes, constate M. C. Blanchard, prennent des pages entières dans les journaux, disposent un peu partout des affiches, couvrent des autos avec des phrases de la Bible, et lancent des tracts comme celui qui fut jeté dans une automobile où je me trouvais. Ce prospectus portait en gros caractères ces simples mots : *Get right with God*, restez en règle avec Dieu. »

Ne pouvant plus, comme les abouliques, que se laisser suggérer ses décisions, l'Américain a horreur des responsabilités, caractère essentiellement démocratique, comme l'a montré Fémile Faguet. De là l'extension extravagante des assurances. Elles sont appliquées à tout. S'il y attachait réellement quelque importance, Babbitt s'assurerait contre le cocuage. L'assurance supplée la confiance, ciment indispensable de toute société. La probité même n'est plus considérée : il suffit d'être assuré. Un homme d'affaires disait à M. G. Duhamel : « Je n'espionne pas mes collaborateurs pour savoir s'ils sont honnêtes. Vais-je me fier à leur conception du mal et du bien, aux scrupules de leur conscience ? Non ! J'exige de chacun d'eux qu'il soit assuré pour une somme correspondante au mal qu'il pourrait me faire. »

Mais si l'honnêteté n'a plus cours, soyons assurés qu'étant indifférente, elle ne tardera pas à disparaître complètement. Cela peut aller loin. Déjà des industriels intéressent à leurs affaires des bandits déclarés par ailleurs « ennemis publics ». Les autres les subventionnent. Assurance particulière, de circonstance, au détriment de l'ensemble permanent !

En Amérique, les routes et les voies ferrées se coupent à angle droit. D'où de nombreux et terribles accidents. Mais ces apôtres du « service social » ne se préoccupent pas d'y obvier. M. Duhamel nous dit pourquoi : « Les compagnies de che-



mins de fer ont établi leurs calculs. Pour les accidents qui résultent de cette disposition — les croisements des voies et des routes — il en coûte moins cher aux Compagnies de payer les assurances que d'effectuer les travaux nécessaires à la modification des voies. »

L'homme étant mécanisé, on entend bien que sa vie n'a que la valeur d'un certain nombre de dollars fixé par les actuaires. Il vaut tant. Pas plus. Ce n'est qu'un rouage interchangeable. Pour ce groupement de circonstances, provisoire, qu'est devenue la famille, la disparition d'une utilité contingente, peut être justement compensée en dollars.

« Le régime des assurances, conclut M. Duhamel, contribue, pour une bonne part, à l'abaissement de la moralité publique. » Et donc de la socialité. C'est ce que je me suis efforcé de démontrer l'année dernière, à propos des assurances sociales en France qui sont une étape décisive vers l'américanisme communiste.

V

L'indescriptible babélisme de ce temps désaxé nous fait nommer « socialisme » ce qui est proprement antisocial et profondément individualiste en fait.

Un troupeau ne forme pas une société. Un amas de poussière n'est pas un organisme. Mais c'est une démocratie. N'ayant aucune consistance, celle-ci ne se réalise que par la terreur jacobine ou la prépondérance de l'argent, finalement le communisme.

Les théocraties antiques, en instituant les castes, fondèrent le socialisme le plus positif et le plus durable que l'humanité ait connu. Malgré la réforme bouddhique, ne subsiste-t-il pas, depuis quatre mille ans, dans le vieux brahmanisme ? Ce qui ne veut pas dire qu'il faille rétablir les castes pour instituer



la sociocratie positive. Une direction, un principe, célestes ou terrestres, qui se sont épuisés par leur propre exercice, ne revivent pas. D'autres, plus vivaces, mieux adaptés, qu'ils ont préparés d'ailleurs doivent surgir. Seules, les lois sont éternelles. Comme la funeste démocratie, on peut les méconnaître, on peut les nier : elles n'en sont pas moins.

Si l'on peut redouter la tyrannie des puissantes associations américaines, il est singulièrement erroné d'y voir un excès d'organisation. Ce ne sont que des additions de dollars, des rassemblements de troupeaux pour des intérêts immédiats et particuliers.. Aussi, comme à la Société des nations, la finance y a-t-elle toujours la haute main. Le « service social » n'est que le service de Mammon. Les idées, même religieuses, sont des affaires, traitées en affaires, qui doivent payer.

« Tout mouvement tend à prendre tôt ou tard, dit M. A. Siegfried, la forme d'un comité, d'une association, d'une ligue... La méthode est toujours la même : il faut agir sur l'opinion et les pouvoirs publics par l'action concentrée d'un groupe de citoyens. Nulle part au monde les associations, quel que soit leur but, mais surtout s'il s'agit de propagande sociale ou religieuse, ne sont aussi puissantes qu'aux États-Unis ; nulle part elles ne disposent de tant de bonnes volontés, de tant de dévouements, de tant d'argent... Mais il y a un terrible revers, car nulle part non plus les associations ne sont plus dangereuses, dans la capacité qu'elles possèdent d'entraîner presque sans frein l'opinion : la société anglo-saxonne est fertile en fanatiques dont le scrupule n'est jamais apaisé tant qu'ils n'ont pas offert, imposé leur panacée ; or, la science de la publicité, portée ici à une sorte de perfection met entre leurs mains le moyen d'agir mécaniquement sur la masse ; la tentation est trop grande, l'arme trop efficace ! »

D'autant plus efficace qu'il n'y a pas « d'aristocratie intellectuelle, capable de penser librement, de s'opposer coura-



geusement à la masse : et, du reste, on la briserait ». La démoploutocratie supprime toute spiritualité. C'est une nécessité pour elle, puisqu'elle ne saurait agir que par et pour le nombre et l'argent. En aliénant son indépendance, l'intellectuel simoniaque perd toute influence spirituelle.

« En Amérique, de même qu'en Angleterre, il existe une opinion, très représentative, qui préfère aux individualités brillantes, certains hommes très moyens, dont la pensée évolue très lentement et que de ce fait on déclare sûrs. » M. A. Siegfried emploie le mot « individualité » pour « personnalité ». En réalité, ces termes s'opposent. L'individualisme qui dissocie ruine toute personnalité.

C'est la société solidement constituée, ce sont les coutumes séculaires, ce sont les institutions organiques : familles, corporations, provinces, patrie, église, etc., qui, par l'exercice de leurs libertés, font l'éducation des personnalités. La démocratie égalise, uniformise, pulvérise. Les individualités qu'elle considère sont des parties égales d'un tout amorphe. C'est ainsi qu'elles se peuvent compter, que le Nombre parle et s'agit, que la Bêtise règne et que l'Or gouverne.

Quoique profondément démocratisée politiquement, la France, malgré ses classes moyennes, ne l'est pas encore tout à fait socialement. L'idée, la qualité, la culture y sont encore appréciées d'une minorité ; quelques-unes des institutions fondamentales de toute civilisation résistent à la dissolution démoploutocratique, des vestiges de tradition se maintiennent. Il subsiste, malgré tout, quelques personnalités instandardisables qui narguent le Nombre et le succès du jour. Ce sont là nos seules raisons d'espérer une réaction salvatrice contre l'américanisation universelle. Sans doute elles sont bien faibles ; mais il n'y en a pas d'autres.

Cette absence de différenciation organique aurait à tout le moins cet avantage, croit-on : la lutte de classe serait inconnue.



Évidemment, la mort ne peut avoir les inconvénients de la vie ; mais aussi elle n'en a pas les vertus... et c'est la mort — sombre domaine de l'égalité. Au surplus, on a vu déjà combien cette prétendue paix sociale, qui fait rêver nos conservateurs nantis, est de surface. Il y a un assez fort mouvement bolchéviste en Amérique. Les mesures de peur qui sont prises pour le réprimer ne feront que le renforcer. Si, jusqu'ici, il ne s'est manifesté qu'assez timidement, c'est que le prolétariat manquait de cohésion. Le chômage, la faim, ne tarderont pas à coaliser les désespoirs et les colères qui éclateront avec une brutalité dont les exploits des gangsters et des encapuchonnés du Ku-Klux-Klan ne donnent qu'une faible idée.

## VI

En attendant, si l'antagonisme de classe paraît bénin, les haines ethniques y atteignent une acuité que nous ignorons. Peut-être trop.

De 1882 à 1917, les États-Unis ont promulgué des lois de plus en plus restrictives de l'immigration. Or ce sont parmi les immigrants et les Noirs que se recrutent les manœuvres et les ouvriers dociles et de tout repos. En effet, les immigrants, parlant des langues différentes, manquaient de cohésion.

« L'Amérique ne veut plus des grands nombres, dit M. A. Siegfried, qui lui paraissent une menace pour son *standard of living* ; sa confiance dans le rendement individuel, multiplié par le machinisme, la persuade qu'elle n'a pas besoin de ces armées immenses de main-d'œuvre qui avaient contribué à son peuplement, à la constitution de son industrie, à la formation de son marché national. » Au surplus, son nombre croissant de chômeurs l'inquiète terriblement.

M. Paul Morand note que « New-York est la plus grande



ville juive de la terre ; on y compte près de deux millions d'Hébreux ». En propageant leur dissolvante mystique métaphysique d'égalité et de justice, nulle part ils n'ont su conquérir, plus rapidement, de toute façon, une situation plus prépondérante. Contenus pendant des siècles dans leurs ghettos, il semble vraiment qu'ils prennent leur revanche aujourd'hui en infectant la société occidentale du virus démoploutocratique. D'ailleurs, les Américains, comme nos salonnards à la côte, s'inoculent volontiers le sang sémite s'il charrie des pépites. Il y a là, évidemment, un facteur important, sinon capital, de dégénérescence et de psychose sociale.

Hormis les Juives privilégiées, l'introduction des autres femmes asiatiques a toujours été interdite en principe. La descendance des Chinois et des Japonais est donc métissée. Ils n'en multiplient pas moins. Et si l'on n'eût prohibé finalement l'immigration des Jaunes, nul doute que, par leur activité, leur sobriété et leur souplesse, ceux-ci n'eussent éliminé les Blancs en deux ou trois générations.

Il y a enfin onze millions de Noirs, descendants d'esclaves. Si on ne les déporte, comme le propose le Ku-Klux-Klan, il faut bien s'en accommoder. Il est vrai que leur pullulation est enrayée par une mortalité excessive qu'on se garde bien d'atténuer par des mesures sanitaires inopportunes. Maintenant que l'immigration est filtrée au compte-goutte, c'est une main-d'œuvre précieuse, qui se résigne à accepter les tâches pénibles et répugnantes. L'ouvrier noir peut être employé aussi à faire avorter les grèves. Mais de moins en moins. « A l'usine, écrit M. A. Siegfried, il touche de beaux salaires ; il possède ses journaux, ses banques, ses théâtres ; l'élite comprend des avocats, des docteurs, des écrivains, des artistes, elle est la preuve vivante que la race peut s'élever. » A tout le moins jusqu'au point où les Blancs s'abaisseront jusqu'à elle. N'est-ce pas ce qu'exige l'antiphysique dogme égalitaire ?



Un freudiste, disciple de Keyserling, cité par celui-ci, le docteur C. G. Jung, le constate : « Le premier fait qui attira mon attention chez les Américains fut l'influence du nègre, influence évidemment psychologique, indépendante de tout mélange de sang. L'expression des émotions chez l'Américain, et par-dessus tout son rire, ne saurait mieux s'étudier que dans les colonnes des journaux américains consacrés à la société ; l'inimitable rire rooseveltien se trouve sous sa forme primitive chez les nègres américains. Cette démarche particulière désarticulée, ce balancement des hanches, qu'on remarque si fréquemment chez les Américains, sont d'origine nègre. La musique américaine tire son inspiration principale du nègre ; la danse est la danse nègre ; les expressions des émotions religieuses, les missions, les saints rouleurs et autres anormalités, subissent fortement l'influence nègre, et la célèbre naïveté de l'Américain peut facilement se comparer à la puérilité du nègre. Le tempérament extraordinairement vif de l'Américain moyen, qui se montre non seulement dans les parties de *base-ball*, mais surtout dans une passion stupéfiante pour la verbosité (l'exemple le plus instructif s'en trouve dans le torrent de mots illimité et interminable des journaux américains) ne peut guère s'attribuer à une origine germanique : il ressemble bien davantage aux moulins à paroles du village nègre. L'absence presque totale d'intimité et l'accablante sociabilité collective des Américains rappellent la vie primitive des huttes ouvertes et l'identification complète de l'individu avec tous ses parents de la tribu. J'ai eu l'impression que dans toutes les maisons américaines, toutes les portes restent toujours ouvertes... Le personnage le plus important du rituel religieux indien est le Shaman, médecin et exorciseur des esprits. La première découverte américaine en ce domaine, et dont l'importance s'est affirmée aussi pour l'Europe, a été le spiritisme ; la seconde a été la Christian science ; puis sont venues d'autres formes de cures



mentales. La Christian science est un rituel d'exorcisme ; on nie l'existence des démons de la maladie, on fait les incantations voulues au-dessus du corps rebelle, et on emploie la religion chrétienne, qui représente un niveau élevé de culture, à des fins de cures magiques. La pauvreté de son contenu spirituel est effarante, mais la Christian science vit toujours... »

Symbiose d'organismes différenciés, hiérarchisés, d'autant plus parfaite que ces organismes sont plus différenciés, hiérarchisés, une société se désintègre, se dissout sous un régime niveleur. Dès lors, elle n'est plus qu'un ramas grégaire, pré-social.

C'est pourquoi une démocratie ne saurait maintenir l'apparente cohésion du troupeau que par la contrainte et, quand elle devient chronique en se ploutocratisant, la corruption. Dans une société bien ordonnée par ses institutions séculaires, les principaux problèmes se résolvent positivement. De fortes mœurs sont une barrière suffisante à l'introduction des éléments de troubles.

Keyserling, qui ne semble pas concevoir une idée positive, bien claire, du social, forge un mot inutile pour désigner le principal ressort psychologique de l'Américain. Son « privatisisme », c'est plus précisément l'égoïsme.

Il est vrai que l'individualisme essentiel à toute démocratie reste caché aux esprits métaphysiques comme Keyserling, parce que, pour mieux se satisfaire, il a recours à un pseudo-socialisme de moyen. Cela aboutit au communisme qui est bien, au fond, le plus élémentaire individualisme, — celui des primitifs.

Quand le Nombre gouverne, il nivelle, il dévalorise. Car on n'additionne que les unités égales. Cela, qui est contre la nature humaine, ne se peut effectuer que par la force. Il y faut la terreur jacobine ou bolchévique, une tyrannique législation de Procuste ou la pression odieuse d'un conformisme ploutonomique.



L'imitation a joué un rôle important dans l'évolution de l'humanité : Heureux, quand on prenait modèle sur les supérieurs ; nocifs, quand il n'y a plus d'aristocratie, plus de meilleurs, quand tout est égal. C'est la standardisation. On singe le plus nombreux. C'est-à-dire le moins élevé, ce qui est fatalement régressif. En effet, le conformisme astreint à se fixer sur le type moyen, lequel, naturellement, s'abaisse constamment. Pour les Américains, le commun est le « normal ». En France, l'obsession niaise, générale, exclusive de la Mode, qui ne se borne plus à régenter la toilette féminine, indique, hélas ! la même tendance. C'est un courant qui nous entraîne à l'unique souci de paraître, au dédain des choses de l'esprit, à l'effritement de toute personnalité éducatrice, voire à l'hypocrisie.

Quand le démocrate G. Duhamel accuse le « génie moderne » de « réduire le monde incommensurable de l'âme à des valeurs matérielles définies », comment ne voit-il pas que c'est l'égoïsme, le matérialisme démocratique qui opèrent cette réduction ? Il n'est pas dans l'ordre éternel des choses que la pensée, l'industrie ou le génie soient asservis ignoblement à l'Argent et au Nombre.

Des milliards peuvent construire des bâtisses, les meubler d'un somptueux matériel scientifique, ils n'en sont pas moins barbares entre des mains barbares.

Aux États-Unis, par l'argent, toutes les institutions sont détruites ou en voie de destruction : Grands corps, administration, État, nation, métier, famille... Plus de digues canalisant le torrent dévastateur. Et le cataclysme menace le monde. Pour les mêmes raisons, les anciennes civilisations ne se défendent plus. Les insanités américaines, qui ont une furieuse propension à se répandre, comme la bêtise, le mal et toutes les turpitudes, sous le régime du plus grand nombre, ont le champ libre. C'est même la seule liberté qui subsiste si l'on peut abusivement dire que ç'en soit une. Le monstrueux magma améri-



cain est inorganique. Une société ? — Non : un syndicat industriel, un consortium financier. Des hommes ? — Non : des machines à produire quand même et à consommer — sans joie — pour produire.

« Si grandes que soient les différences de revenu et de fortune, remarque Keyserling, tous les Américains vivent dans une très large mesure de la même manière. Il est si difficile de vivre dans un style qualitativement différent que celui de la majorité, que ceux des gens fortunés qui ont encore des idiosyncrasies individuelles passent en Europe plusieurs mois de l'année pour pouvoir les satisfaire. »

C'est le communisme. Ici, dans la richesse ; en Russie, dans la misère. Staline a bien vu que le bolchévisme ne sera en possession de tous ses moyens de nuire que par l'extension du machinisme. On comprendrait donc, à la rigueur, un communisme de sauvages, d'affamés, d'ascètes et de mystiques, non un communisme bourgeois. Car il ne saurait se maintenir que par l'esclavage du moujik ou l'abrutissement systématique d'un uniformisme général. « La collectivité désire mener un certain genre de vie, dit M. A. Siegfried, elle contraint par la loi les réfractaires à s'y conformer, mais le pouvoir n'est en tout cela qu'un agent passif, c'est la communauté elle-même qui agit. » Elle agit donc sans désirs, sans volonté, sans pensée. Il faut dire, plus exactement : elle est agie, et par le dollar.

Ainsi, la démocratie individualiste, antisociale, sécrétant ses toxines destructives, métaphysiques, révolutionnaires et communistes, est amenée à légiférer éperdument. C'est, pour elle, une condition vitale. Elle se nourrit de la substance sociale. En paralysant les réflexes de défense des institutions, la tyrannie légale est corruptrice et léthifère à sa source comme dans ses conséquences.



VII

La honteuse pratique du pot-de-vin est générale en Amérique. On l'admet. Elle ne scandalise plus. On ne distingue pas l'intégrité de son contraire. Seule compte, l'importance du gain. D'ailleurs, s'il atteint un certain chiffre, il peut toujours faire fléchir la sévérité des lois répressives. Ainsi, les moyens importent peu. La probité est subordonnée au rendement. La piraterie d'industrie et de finance, voire le banditisme qui rapporte plus de millions que de jours de prison, ont pour complice passive l'opinion publique, sans parler des nombreuses et efficaces complicités actives. Et il n'en saurait être autrement, ne serait-ce que par ce fait, éminemment démocratique, que toutes les fonctions administratives de quelque importance sont électives. Il conviendrait de dédier ce qui va suivre à nos réformateurs, notamment à ceux qui se proposent de reviser la Constitution ou d'organiser la démocratie.

Le dix-huitième amendement à la Constitution, qui a étendu le régime sec à tous les États, est le type le plus caractéristique de la légifération démocratique. Il témoigne des épouvantables ravages que font certaines prescriptions légales et comment elles aggravent les maux, qu'elles prétendent pallier ou guérir, par de funestes incidences.

Certes, l'alcoolisme est un mal, mais plus encore la pratique démocratique. De même pour la guerre, le chômage, le paupérisme. Le pacifisme inconscient, l'assistance étatiste et le socialisme démagogique ne font que les déchaîner, les alimenter, les rendre chroniques en les amplifiant.

Quels que soient les troubles sociaux considérés, il n'y a d'amélioration à espérer que dans le rétablissement, temporel et spirituel, des conditions positives de l'ordre, c'est-à-dire dans



le libre jeu des institutions fondamentales renforcées, dans une action essentiellement antidémocratique, antiploutocratique, antimétaphysique.

Au reste, la loi de prohibition fut obtenue par l'argent et voulue, comme toutes choses, pour l'argent. Le haut patronat comptait sur le régime sec pour obtenir un meilleur rendement de la machine ouvrière et, d'autre part, pour augmenter le pouvoir d'achat industriel de la grande masse (auto, pétrole, phono, etc.) C'était, de plus, une sorte de protectionnisme. Babbitt, orateur républicain, « citoyen éminent » de la ville de Zénith, membre des principales ligues d'abstinence, viole la loi Volstead tant qu'il peut ; mais il professe que c'est une loi à maintenir parce qu'elle empêche les ouvriers de « gâcher leur argent et d'amoinrir leur force de production ».

A New-York, il y a 20.000 cabarets clandestins (*speakeasies* : parle bas), et il suffit de s'adresser à un agent de police pour s'en faire indiquer quelqu'un. Service social : il touche sa commission.

Le résultat ? « Il est très rare, nous dit M. Jean Lasserre, qu'une soirée entre jeunes gens ne se termine pas dans une ivresse générale. Boire est devenu une obligation mondaine. Il est indispensable de porter sur soi un flacon de whisky — un *hip flask* — afin de pouvoir en offrir en tout lieu et en toute circonstance. On compare son whisky à celui du voisin. Les jeunes filles en ont des bouteilles dans leur sac. Après les soirées de famille, quand vient minuit, les parents vont se coucher et les jeunes gens restent seuls. C'est alors la plus triste débauche qui commence... Ces nuits d'orgie ont parfois des aubes tragiques. Il n'y a pas de statistiques établissant le nombre de suicides dans la jeunesse. Cependant, on ne trouverait pas de collègue où il y en ait moins de cinq ou six par an. »

« La famille boit, confirme M. C. Blanchard, l'enfant est



atteint, le crime est prospère, des villages entiers sont rendus aveugles ou gâteux par la consommation de l'alcool de bois et des poudres d'absinthe qu'on fait passer pour du dentifrice. » Favorisant toujours les intérêts particuliers immédiats au détriment de l'intérêt général permanent, la législation démocratique comporte toujours la même nocivité des incidences et des répercussions qui s'ensuivent indéfiniment. S'il en était autrement, la prohibition se justifierait. Car, évidemment, l'Américain a besoin d'être défendu contre lui-même. Il boit sans mesure. Il ne recherche pas, dans l'alcool, cette légère griserie euphorique qui stimule un instant les facultés intellectuelles ; mais le coup de massue qui stupéfie.

Il va sans dire que les gangsters, les politiciens, les trafiquants, les gens de police et les magistrats sont de chauds partisans d'une sècheresse qui peut et sait arroser congrûment. M. Brunner, qui dirige, à Chicago, la lutte contre « les ennemis publics », déclare que « l'Amérique dépense annuellement six milliards de dollars pour l'achat de liqueurs prohibées, et la plus grosse somme revient dans les poches des officiels ».

Le chiffre d'affaires d'Al Capone, auteur de cent crimes impunis, s'élève, dit-on, à 70 millions de dollars (1 milliard 750.000 francs) par an. Sur d'aussi fastueux bénéficiaires, il peut faire la part des « tueurs », des politiciens, des policiers et des juges. M. Brunner assure qu'il a à sa solde 6.000 fonctionnaires.

La criminalité est formidable. Elle est en rapport avec les progrès de la dissolution démocratique. En 1900, on ne comptait que deux personnes assassinées sur 100.000. Présentement, c'est soixante-dix. Pour l'année 1928, il y a eu trois cents assassinats à New-York qui n'ont été suivis que de sept arrestations. D'après le *New-York Herald*, 97 % des crimes restent impunis. Le rendement annuel du crime rationalisé est de 12.000 trucidés.



M. Paul Morand nous apprend qu'à New-York, existent des agences d'assassinat à forfait.

On désigne au tueur, au « killer » quelqu'un qu'on a intérêt à faire disparaître. « On fixe un prix, écrit M. J. Lasserre. On verse des arrhes. Il tue. On finit de le payer complètement. Tantôt il opère lui-même. Tantôt il emploie des aides. La police le connaît. Elle ne cherche pas à s'emparer de lui, car il peut lui donner de précieux renseignements grâce auxquels elle est en mesure de faire chanter des gens haut placés. Ce qui est sa principale occupation... Il est inexact qu'on puisse faire disparaître quelqu'un pour cinquante dollars. Il en faut au moins mille. Et c'est plus cher si le personnage est important... A Chicago, la vie est moins chère — ou la mort, si vous préférez. On peut trouver un bon tueur pour cinq cents dollars. Et à Chicago on se sert de balles explosives. A San-Francisco, les tueurs préfèrent le lacet au revolver. Mêmes prix qu'à New-York. Travail aussi sérieux. Dans le reste du pays, la mode varie. On tue un homme toutes les trente-sept minutes sur le territoire des U. S. A. »

Et M. J. Lasserre rapporte ces paroles d'un tueur : « Sur mille dollars qu'on me donne, j'en verse trois cents à la police. Il faut aussi que j'en donne aux directeurs des compagnies d'assurances — souvent la victime a une assurance sur la vie — pour qu'ils ne demandent pas une enquête. Finalement, il ne reste pas grand'chose. Il faut travailler beaucoup. »

M. Geo London, estime que le banditisme n'aurait pas pris cette ampleur s'il n'était protégé par « les politiciens, les magistrats et surtout les policiers ».

En 1912, le lieutenant de police Charles Becker fit assassiner par la bande des « Cinq points » le tenancier de tripot Hermann Rosenthal qui avait révélé que ce chef de la brigade des jeux avait exigé de lui de devenir son associé. Trois ans après le policier-bandit fut exécuté. « Mais, ajoute London, depuis



la prohibition, la justice américaine est devenue moins sévère... » La contrebande a enrichi les gangsters, et ceux-ci savent faire les sacrifices nécessaires.

Dernièrement, un journaliste, Jack Lingle, fut assassiné. Naturellement, les auteurs du crime n'ont pas été inquiétés. Lingle était un des associés d'Al Capone, « lequel « contrôle » dans le sud de Chicago la plupart des *speakeasies*, des établissements de jeu et des maisons de prostitution ». Il était aussi l'ami du directeur de la police de Chicago. « Il était courant de déclarer que Jack Lingle était en fait le véritable directeur de la police de Chicago. »

Quelques jours après, Zuta, tenancier de maisons de prostitution et fortement soupçonné d'avoir participé à l'assassinat de Lingle, fut tué à son tour dans un hôtel. Or, dans les coffres-forts que Jack Zuta possédait, sous divers noms, dans les banques, « on a trouvé, dit Geo London, des talons de chèques émis par le bandit au bénéfice de juges, de politiciens... et de certains policiers. Il y a un chèque de 250 dollars touché par le juge Eller, récemment encore attaché à la Cour supérieure, s'il vous plaît. Le juge Schulmann a touché en tout 6.500 dollars (162.500 francs), et il résulte d'une comptabilité également saisie que Zuta, pour être tranquille, versait au bureau de police d'East-Chicago-Avenue, quartier de son activité, un pot de vin de 3.500 dollars (87.500 francs) par semaine ».

On découvrit dans ces coffres d'autres documents édifiants :

« D'abord, une carte prouvant que le bandit était le membre n° 772 du Willam Hale Thompson Republican Club, organisation de patronage de M. le maire de Chicago. Pas moins !

« Ensuite, un reçu de 500 dollars comme cotisation de Zuta, membre *d'honneur* du Club Républicain du comté de Cook !

« Enfin, un coupe-file d'une espèce extrêmement rare remis au bandit Zuta par le très vénéré sheriff Charles E. Graydon.

« On lit sur ce coupe-file :



« Le porteur, M. Jack Zuta, a droit à toutes les courtoisies « de tous les services municipaux ».

« Il est vrai que le bandit Jack Zuta était, à tout prendre, un puissant personnage. L'examen de sa comptabilité montre que son triste métier lui faisait encaisser, par semaine, une moyenne de 400.000 dollars (dix millions de francs), lui assurant un bénéfice net de 75.000 dollars (environ 1.900.000 francs). »

Tout cela s'explique suffisamment par la généralisation de l'élection qui s'étend aux magistrats. Et les gangsters sont de grands électeurs. Ils ont tout ce qu'il faut pour séduire et au besoin forcer la démocratie. Rien d'étonnant donc à ce que, selon M. Albert Brunker, bien informé, 80 % des juges de Chicago soient des criminels.

« Il y a cinq ans, rapporte M. G. London, une bande de gangsters en extermina une autre dans les environs de Chicago, à Cicéro. Or, parmi les tués, on trouva un magistrat respecté, l'attorney d'État Mac Swiggin. »

Les avocats, qui « sont les complices moraux de leurs clients », font admettre que tuer un policier n'est pas un crime.

Comme c'est à l'unanimité du jury que doit être rendu le verdict, le banditisme reste impuni. « On imagine mal un jury composé uniquement de citoyens assez téméraires pour ne pas redouter la vengeance de la bande dont ils auraient condamné un membre. »

Avec de l'argent, on évite même la prison préventive. Et les bandits, on le sait, sont riches. Dans la démoploutocratie Amérique, la mise en liberté sous caution est la règle. D'ailleurs, fait remarquer Geo London, « il existe de nombreuses « bond agencies », c'est-à-dire des entreprises privées, nullement occultes, entendez bien, où le criminel trouve le plus aisément du monde à se procurer une caution judiciaire remboursable par paiements mensuels. C'est même un commerce des plus florissants exercé par de fort braves gens ».



Les bandits, cela va de soi, fils de la démocratie, sont de vrais démocrates. Ils sont des Mécènes, des philanthropes, ils peuplent les municipalités de leurs créatures, ils jouissent d'une énorme influence. Ils sont populaires. Aussi Danny Vallo, qui fut tué par une bande adverse, eut-il un magnifique enterrement. M. London dit : « Dans les notices nécrologiques publiées par les journaux, on rappelait sa carrière criminelle et l'on ajoutait, sans aucune ironie, qu'il participait également à la vie publique. C'est ainsi que j'ai découpé dans le *Chicago Daily News* (numéro du 14 août 1930), cette phrase dont vous apprécierez la saveur : « Il prenait une part active à la politique des comités démocratiques de la région Ouest... »

« Il en est donc toujours ainsi, et la pompe avec laquelle sont enterrés les bandits les plus notoires, la qualité des gens qui suivent leur cercueil, témoignent éloquemment des liens étroits qui unissent le monde du vice et du crime au monde politique... Quand Jim Colossimo fut tué par des ennemis, la foule suivant son convoi se composait de tenanciers de maisons de jeux, de patrons de maisons de prostitution... et de trois juges, huit aldermen, un avocat général, un membre du Congrès... Et ce n'est qu'un exemple entre cent... Aux obsèques d'O'Bannion, lequel fut inhumé dans un cercueil que sa veuve avait payé 10.000 dollars (soit 250.000 francs), on a cité la présence de Capone et de cinq juges... Les obsèques de gangsters attirent une foule énorme... Pourtant on sait que celui à qui on accorde tant d'honneurs posthumes a volé, tué, terrorisé. »

Le *racket* témoigne encore mieux de la décomposition sociale des U. S. A. et de la valeur de « l'organisation scientifique » du travail. Le mécanisme est ingénieux et simple. C'est à peu près notre politique parlementaire appliquée aux entreprises privées. Il consiste, nous apprend G. London, à s'assurer « par la terreur la possession morale (si l'on ose dire) d'une



industrie déterminée puis, parallèlement, à s'emparer par la violence ou par la ruse des syndicats ouvriers de cette industrie ; à remplacer les dirigeants intègres des *labour unions* par un compère... Si l'on voulait établir la statistique des corporations de Chicago qui ont subi ou qui subissent le joug des bandits, c'est-à-dire qui ne peuvent exister qu'en leur payant tribut, généralement sous la forme d'une lourde cotisation mensuelle, on en trouverait au moins une soixantaine.

« Quand les gangsters résolurent de mettre sous leur coupe l'industrie de la teinturerie et du blanchissage, ils se heurtèrent à une vive opposition de la part des industriels menacés.

« Le chantage, les coups, les bombes vinrent peu à peu à bout des résistances. Une grande maison, dirigée par M. Kornick, ayant toutefois refusé de payer la redevance exigée par les gangsters et d'appliquer les tarifs de vente fixés par eux, fut en butte aux sabotages les plus incroyables.

« C'est ainsi qu'un de ses camions fut arrêté en pleine rue par un groupe de gangsters qui l'arrosèrent d'essence. Les bandits avaient préalablement roué de coups le livreur qui s'était évanoui... Quand la voiture fut en flammes, ils précipitèrent le malheureux à l'intérieur, fermèrent la porte et le laissèrent brûler vif !...

« Après cet acte de sauvagerie, qui ne fut d'ailleurs suivi d'aucune sanction, la maison Kornick, comprenant que la loi était bafouée et que les bandits étaient plus puissants que la police, que la justice, en un mot que toutes les forces organisées de la libre Amérique, fit son humble soumission aux racketteers....

« Charles Mulcahy, secrétaire du syndicat des ouvriers plombiers, et Bernard Rubbery, que les journaux qualifient de « puissance mystérieuse » de ces syndicats, sont tombés sous des balles de revolver... L'union des plombiers est un des syndicats ouvriers qui ont été le plus souvent dirigés occultement par des gangsters.



« C'est la bande Capone qui, en dernier lieu, la « contrôlait » et Mulcahy, l'une des victimes d'aujourd'hui, était le représentant officiel de William « Billygoat » Taglia, ancien forçat chargé plus spécialement par Capone des opérations de racketeering dans les corporations du bâtiment... »

Les bandits vont jusqu'à lever des impôts sur les comédiens, le plus souvent de 7 %, sur leurs gains quotidiens. En France, le racketeering prend une allure légale : il s'appelle le Fisc.

### VIII

On parle d'organiser la démocratie. Où pourrait-elle l'être mieux qu'aux U. S. A. ?

« Depuis dix ans, dit M. J. Lasserre, les élections américaines sont payées par les contrebandiers de l'alcool ; ils disposent, en effet, d'une puissance énorme. Ils pénètrent dans tous les milieux. Chacun en connaît un et a besoin de lui. Ils approchent les hommes d'affaires aussi bien que les artistes, les financiers, les savants, les ecclésiastiques. Ils connaissent aussi bien la province que les villes. Enfin, ils ont dans leurs mains le plus actif des moyens de propagande, celui dont on use partout, et qui vaut les meilleurs agents électoraux, ils ont le cabaret. Actuellement, aux États-Unis, un homme politique a plus d'influence avec un cabaret qu'avec dix journaux. »

Les Américains sont friands de scandales. Ils se sont arraché le livre de Means, *L'étrange mort du Président Harding*. Mais ce sont les mœurs privées du successeur de W. Wilson qui les ont amusés. Le pillage de l'État, la corruption politique, les exploits de gangsters les laissent indifférents. Ils sont blasés. C'est pourquoi l'auteur nous assure que « ce livre n'est en aucune façon une attaque contre le système politique américain ».

D'abord agent de l'espionnage allemand à mille dollars par



semaine, Gaston B. Means fut le détective privé de Mme Harding et l'homme à tout faire de « la bande de l'Ohio », ou plus exactement de la Maison Blanche. Hormis ce Means, qui s'en tira avec trois ans de prison, tous moururent subitement ou furent « suicidés ». Y compris le Président Harding, expédié par sa femme, soupçonnée d'avoir utilisé à cet effet la fameuse « poudre blanche » de la bande. Dans une des scènes d'orgie qui avaient lieu à la « petite Maison du Mystère » auxquelles assistait le Président Harding, une petite danseuse reçut une bouteille à la tête et fut mortellement blessée. « Un jeune reporter, qui avait eu vent de quelque chose, s'était figuré qu'il pourrait faire de la copie pour son journal avec l'histoire de cette fille. C'était un jeune homme charmant, un bon reporter dont c'était le métier de chercher du nouveau. Ce garçon n'était-il pas venu me demander des renseignements au sujet de ce qui s'était passé au cours de cette soirée ? J'ai essayé de le détourner de son enquête, mais il a persisté. Il a même mieux fait, il est allé s'adresser à la « bande » pour avoir des détails. Il n'a pas fallu longtemps pour le coller dans un asile d'aliénés. »

Le Président Warren Harding, qui avait des vices, n'était pas le chef réel. Le véritable chef, à qui tous obéissaient, était l'attorney-général Daugherty, qui avait « fait » l'élection présidentielle.

« Les talents de vendeur de M. Daugherty trouvaient leur apogée dans sa maîtrise à faire traîner en longueur les poursuites judiciaires ou les actions civiles intentées par l'État, jusqu'au moment de les enterrer définitivement... Cette méthode eut également l'avantage de permettre à la bande de savoir quels étaient les bootleggers importants, de faire notre choix en toute connaissance de cause et ensuite de prélever sur eux notre tribut. Quand un de ces bootleggers vraiment intéressants se faisait arrêter, nous pouvions, moyennant un tribut



suffisant veiller à ce qu'il ne soit condamné qu'à une peine légère, qu'il obtienne sa mise en liberté sous caution ou même un acquittement. Des services de cet ordre étaient tarifés très cher. De plus ces poursuites extra-judiciaires nous permirent d'entrer en relations personnelles avec certains bootleggers. M. Daugherty voyait grand et loin et se préoccupait de savoir quels étaient les bootleggers capables de « faire » des quantités importantes de whisky, par exemple 5.000 barils ou 5.000 caisses. Il désirait connaître les hommes assez bien outillés et organisés pour enlever en telles quantités l'alcool confisqué, qui s'accumulait dans les entrepôts du Gouvernement, et cela aussi souvent que c'était nécessaire pour apaiser la soif inextinguible du peuple américain.

« Je pense qu'après cela, révèle encore Means, vous comprendrez que M. Daugherty ne se contentait pas de faire d'une pierre deux coups. Voici une liste sommaire de quelques-unes des faveurs dont on faisait le trafic :

- « Modifications des décisions des juges fédéraux ;
- « Abandons de poursuites civiles ou criminelles contre les grandes firmes industrielles ;
- « Poursuites ou menaces de poursuites pour forcer la main aux récalcitrants ;
- « Atténuation de peines de prison ;
- « Vente de mises en liberté provisoire ;
- « Vente d'acquittements ;
- « Vente de charges d'attorney de district ;
- « Enlèvement et revente de l'alcool confisqué ;
- « Droit de vente de l'alcool sous la protection du gouvernement ;
- « Chantage envers tous les services du Gouvernement, quand l'occasion s'en présentait, au titre de premier conseiller juridique du gouvernement ;
- « Revente des propriétés confisquées par suite d'une action pénale...



« Et une masse d'autres petites affaires qu'on peut retrouver dans l'enquête du Sénat contre M. Daugherty, comme par exemple celle du film du match Dempsey-Carpentier qui nous fit encaisser dans les sept ou huit millions de dollars.

« Ce n'était évidemment pas pour enfler des perles que M. Daugherty s'était installé avec un état-major personnel trié sur le volet, dans la charge d'attorney-général des États-Unis. Les poires étaient mûres et nous savions que nous avions été mis là pour les cueillir. »

En Amérique, le banditisme est devenu un système qui s'est généralisé et s'est fait accepter. Le public lui-même s'enrôle et se fait volontiers complice. Comme du banditisme parlementaire en France, il espère en tirer quelque avantage et se préserver individuellement de plus grands dommages. La corruption et la terreur sont les moyens, également, du banditisme et de la démocratie. Du moment que les pouvoirs politiques ou sociaux sont nominalement répartis entre tous, ce qui reviendrait à les annihiler complètement s'ils l'étaient réellement, ils doivent s'exercer dans le sens qui offre le moins de résistance : le dollar.

D'ailleurs, nous venons de le voir, il n'y a pas que les criminels qualifiés qui se groupent. Quand toutes les forces d'agrégation sociale se dissolvent, il se forme spontanément des rassemblements plus ou moins cohérents, des syndicats, des ligues du bien particulier, en un mot des végétations parasitaires, des néoplasmes du corps politique. En France, ce sont surtout les comités électoraux, les 40.000 comitards, les partis, les syndicats de fonctionnaires, de mercantis, de presse et de finance, la Franc-maçonnerie, etc...

En Amérique, ligues, sociétés secrètes, loges foisonnent. Quelques-unes ont des affiliés, des ramifications dans le monde entier. Partout où il y a du désordre. Elles exploitent les troubles, elles les propagent pour des fins imbéciles. Par exemple, la Y. M. C. A., en Asie et ailleurs.

*Le dollar  
de France*



Il convient de citer aussi le Ku-Klux-Klan, dont le premier fut créé en 1866, après l'affranchissement des esclaves, et dissout trois ans après. Il mit fin aux troubles que devait provoquer une émancipation aussi brusque. Mais il va sans dire que les moyens employés furent américains, c'est-à-dire immédiats, directs et féroces. Ainsi, dans les États du sud, au moment des élections, les Nègres qui, se fiant à la Constitution, se préparaient à voter, étaient abattus à coups de revolver. Ce qui arrive encore parfois... De même pour le lynchage.

Le Ku-Klux-Klan fut reconstitué en 1915. Ses méthodes ne se sont pas adoucies. « On a vu des juges, pères de famille, rapporte M. Claude Blanchard, des pasteurs arracher le cœur de leur victime vivante avant de la livrer aux flammes. » Il y a deux ou trois millions d'affiliés qui ne paraissent en public que sous une cagoule blanche. Ils sont xénophobes, antijuifs, anticatholiques, par-dessus tout antinègres.

Si, dans les États du Nord, on est moins négrophobe, c'est que les intérêts ne sont plus les mêmes : on a besoin de cette main-d'œuvre docile. Néanmoins un Yankee n'oserait se montrer en public avec un homme de couleur. Sa femme assure qu'elle ne considère pas le Nègre comme un homme et qu'elle n'hésiterait pas à enlever sa chemise devant lui. Ce qui prouve peut-être le contraire et atteste, en tout cas, une certaine at-tirance sexuelle qu'on refoule avec plus ou moins de succès. Car, enfin, il y a beaucoup de métis, même dans le Sud, qui ne se sont pas faits sans collaboration.

En France, il subsiste encore des foyers de résistance, et notards, politiciens, journalistes, frères .-. et magistrats, pour que tre banditisme, notre Ku-Klux-Klan, voire notre Franc-maçonnerie, sont tenues de prendre quelques précautions — de moins en moins, d'ailleurs. Et il suffirait d'une loi de prohibition qui enrichirait nos apaches et leur assurerait, comme aux escrocs de la haute et basse finance, la connivence des policiers, comi-nous n'eussions rien à envier à la démocratie américaine.



Déjà, à Marseille, les nervis tiennent le haut du pavé. Ils sont courtiers électoraux, ils font les élections. En Corse également. Les bandits romantiques d'antan se sont modernisés. Sur les corps de ceux qui sont tués par aventure dans l'exercice de leur profession, comme l'assassin Perfettini, on trouve des bulletins de vote et des permis de première classe en chemins de fer. Ils pratiquent aussi le *racklet*. D'où l'appellation *I parctorri* (percepteurs). Les procédés de la fiscalité légale ne ressemblent-ils pas de plus en plus au *racklet* ? A Paris, Topaze est le frère de Big Bill Thompson, le fameux maire bocho-phile de Chicago, qui vient encore d'être réélu par les soins d'Al Capone. Et que dire de nos Péret, de nos Besnard et consorts ?

Nos partis sont des étiquettes qui ne servent même plus à piper les électeurs. En réalité, ce sont des bandes. L'ignoble tutoiement dont se servent entre eux les politiciens de toutes nuances, comme l'a noté Barrès, décèle la complicité, à tout le moins tacite, qui les rive. Les plus honnêtes, ou seulement les plus pusillanimes ou les moins avisés, se bornent à saccager un budget de 80 milliards. Il n'est pas une affaire d'esroquerie de finance en déconfiture dans laquelle des parlementaires ne soient compromis.

A préjuger que le bien social n'est que la somme des intérêts particuliers, matériels et temporaires ; à tout subordonner à l'économique, on est fatalement conduit à mésestimer les valeurs morales, les forces vives, permanentes qui, seules, promeuvent et animent une civilisation.

Dès lors, tout se désagrège. Et d'abord l'État qui ne peut plus remplir ses fonctions essentielles. Les intérêts individuels divergents, quand ils ne s'emparent pas des principaux leviers de commande, se rassemblent, se syndiquent pour lui faire échec. C'est le régime des factions, du banditisme, plus ou moins agrémenté de grandiloquence ou de browning.



Et voici que ces bandes débordent même les frontières. Après la Franc-maçonnerie, nos syndicats, nos partis, notre finance s'internationalisent. Sous la bannière camouflée d'idéalisme humanitaire de la Société des nations, les banquiers, dans des conciliabules œcuméniques, entreprennent d'imposer au monde leurs niaises, étroites et maléfiques conceptions.

M. Henry Ford, qui passe outre-Atlantique pour un grand esprit, prétend qu'une nation ne représente qu'une unité économique. C'est la négation même de l'humanisme, de la raison sociocratique. Aujourd'hui, cette absurde et néfaste idéologie, soutenue par un système monétaire non moins absurde et néfaste, aboutit à une surproduction qui est cause de ruines, de misère et de famine.

Cependant, un récent passé sanglant nous fait entrevoir ce que réalisera, dans le même sens tragique, un très prochain avenir. « Depuis la révolution industrielle, dit Keyserling, le nombre des êtres humains a tellement augmenté que la moindre négligence des nécessités économiques peut entraîner une catastrophe analogue au déluge. » D'autant que cette surpopulation n'est due qu'aux éléments inférieurs. C'est de loi démographique qu'une société ordonnée peut diriger sociocratiquement en s'y soumettant.

Mais les Américains, encore qu'ils rabâchent sur le « scientifique » n'ont pas une idée de la loi naturelle, qui ne s'écrit pas. Ils n'ont pas de passé, pas d'histoire. Ils ne font aucune part à la volonté intelligente, à la spontanéité, au vivant, à l'humain. Ils ont pourtant la présomption de croire qu'ils font l'avenir, alors qu'ils défont et ruinent le présent et sont incapables de prévoir comme de pourvoir.

Ce qui les rend particulièrement redoutables, dans la carence de toute spiritualité tutélaire, c'est la facilité oratoire, tribunitienne, l'énergie prosélytique qu'ont les idées fausses et insanes. Et puis, de formidables forces sont à la disposi-



tion de ces quasi-barbares : machinisme, technique, presse, or, nombre, — tout ce qui se compte. Ils les manient témérement. Ce sont des enfants — au gâtisme précoce — qui jouent aux boules avec des bombes explosives.

Intellectuellement, ils recherchent l'amas des notions, susceptibles de rendement, plutôt que leur choix et leur sage ordonnance. Sans préférence, leur mémoire absorbe tout, indifféremment. Ils n'admettent l'intelligence et le savoir qu'en machines à fabriquer du dollar.

Aussi donnent-ils dans toutes les manies et extravagances matérialistes que leur suggère une publicité forcenée : exagération ridicule de l'aseptie, de l'antiseptie, de la prophylaxie, malthusisme, freudisme, nudisme, végétalisme, sauvagisme, etc. Par ailleurs, ne se doutant pas que, pour l'homme, il n'y a rien de plus anormal que l'égalité, ils poursuivent âprement une standardisation morale et intellectuelle qu'ils nomment « normalité ». Ce qui, nécessairement, aboutit à l'uniformisme mental par soustraction, autrement dire au crétinisme. 81

## IX

Naturellement, les Américains devaient être eugénistes. A leur manière. Avant d'y avoir réfléchi. L'eugénisme paraissait nouveau, avait une apparence « scientifique » : il n'en fallait pas plus pour les convaincre. Ils croient l'avoir inventé. Mais, bien avant que l'Anglais Galton le préconisât, Sparte le pratiquait américainement. Cela ne lui a pas réussi, ni d'ailleurs sa législation oppressive et son communisme esclavagiste.

L'eugénisme étant « scientifique, rationnel », c'est-à-dire propice au rendement, la plupart des États américains ont voté des lois, inefficaces et inhumaines comme toutes les lois du nombre, sur la stérilisation chirurgicale (vasectomie, résection partiel



du canal déférent chez l'homme, et valectomie, ligature des trompes de Fallope chez la femme). Ils disent que c'est cinq millions d'individus tarés, infirmes, aveugles, sourds, rachitiques, tuberculeux et tous autres contagieux, imbéciles, épileptiques, aliénés, débauchés, alcooliques, prostituées, et donc anormaux en tout genre, artistes et penseurs, demain chômeurs et ouvriers quinquagénaires, de faible rendement, qu'il faut empêcher de se reproduire. De là à les supprimer directement, tout de suite, il n'y a qu'un pas, que les « tueurs professionnels de Chicago ou de New-York et les évangélistes du Ku-Klux-Klan franchissent aisément. L'argument principal de cette candide férocité, c'est que ces indésirables coûtent des millions de dollars, peut-être des milliards au budget des États. Il y a aussi les partisans, même ecclésiastiques, de l'interdiction du mariage aux tuberculeux, de l'avortement obligatoire pour les dégénérés, de l'encouragement au suicide, etc... C'est la même absence d'esprit social positif qui est le propre de toute démocratie. C'est la mort de l'intelligence, l'abrutissement systématique dans la normalité tératologique, l'uniformité mentale, morale et sociale, et le communisme. M. Paul Morand reproduit cet extrait d'une affiche de la célèbre Université de Columbia : « Apprenez à domicile... Comptabilité, agriculture, biologie, cours de psychologie commerciale, de mathématique commerciale, de droit commercial, d'anglais commercial, de rédaction pour revues commerciales, cours de composition pour films, cours de littérature, cours pour assureurs ou pour apprentis romanciers, cours d'astronomie, de poésie, de machines à écrire, etc... »

En démocratie, l'instruction désintéressée, qui n'élève que l'homme sans accroître son rendement, n'a pas cours. De plus, elle crée cette tare des supériorités, des « anormalités ».

« On peut juger du peu de cas que l'on fait comme moyen de culture, dit Keyserling, en constatant que les Américains



parlent des institutions où ils sont passés comme d'autant d'étapes d'une carrière officielle, et que l'idéal éducatif semble avant tout consister à accumuler les diplômes. » Si c'est devenu malheureusement exact pour les Français, ce ne l'est plus pour les Américains. Babbitt s'enorgueillissait d'être un gradué d'Université d'État ; mais son fils est séduit par les promesses des prospectus de Sociétés « d'éducation par méthode abrégée » et par correspondance qui enseignent en très peu de temps tout ce qu'un Babbitt doit savoir : notamment la boxe, la comptabilité commerciale, et surtout l'éloquence. « Puissance et richesse par la parole publique ! » Et cette puissance est toujours en rapport avec l'ampleur de la bêtise générale, qui l'est avec la profondeur du désordre démocratique... Dans une de ses « Notes » du *Figaro*, le fin moraliste qu'est Ch. Fiessinger nous le fait observer : « Le milieu contemporain, dit-il, n'apprécie pas du tout un bouleversement par les supériorités. C'est pourquoi ses sympathies se précipitent avec une telle ardeur vers le développement de l'instruction. Les connaissances acquises apprennent plus à bavarder qu'à réfléchir. Il faut un cerveau de marque pour ne pas se laisser écraser sous le poids des matériaux dont est accablée sa résistance. La mécanique des phrases toutes faites devra de plus en plus imposer silence à la spontanéité des sentiments et à la personnalité des idées. Car le principe d'égalité sera sauvé du jour où l'automatisme du bavardage fonctionnera comme un moteur d'auto, avec échappement à l'air libre, et plus assourdissant encore. »

Aujourd'hui, un orateur peut prétendre à tout. L'expression seule importe. Et ce sont les idées simplistes, superficielles et fausses qui sont le plus facilement exprimées, qui prêtent le mieux aux redondances déclamatoires, qui ont, conséquemment, le plus grand succès de foule, comme c'est la littérature niaise ou insane qui obtient les plus forts tirages. Les jardins, les républiques d'enfants, dont il sera question plus loin, doivent



done dresser intensivement au bavardage. Ne réalisent-ils pas cet idéal de la démocratie : l'élection permanente ?

Sinclair Lewis (prix Nobel) cite encore ce prospectus d'une entreprise d'enseignement : « Argent, argent ! Mademoiselle J. L. qui, encore récemment, faisait les paquets dans un magasin gagne maintenant dix dollars par jours à enseigner notre méthode hindoue de respiration vibratoire et de contrôle mental. »

L'abrutissement que détermine nécessairement le nivellement communiste, la standardisation cérébrale s'effectue ainsi très rapidement. Babbitt sera avant peu moins différencié que le moujik russe. Il sera mûr pour le bolchévisme.

L'Américain, en dépit de ses continuels éclats de rire puérils, s'ennuie terriblement. Son ingénieux confort ne parvient pas à remplir le vide de sa vie, ni ses dollars. C'est pourquoi l'intelligence lui est comme une insulte. Il en a l'aversion, comme des stimulants intellectuels. Ce qu'il lui faut, ce sont les stupéfiants. Il est choqué, scandalisé par « les originalités de pensées, d'idées et de conduite ». Les originalités réelles s'entend. Car il ne laisse pas de les affecter, en imaginant qu'elles consistent dans le bizarre. En masse, il n'y a pas plus instable. Et il accepte imitativement toutes les extravagances et toutes les divagations si elles sont mises à la mode, surtout si elles peuvent rapporter des dollars.

Il ne sait plus vivre. Il ne fait rien pour la délectation, pas même la cuisine. « Aucune race sur terre, dit Keyserling, n'a tiré si maigre parti des beautés naturelles du pays qu'elle a peuplé, et ne se préoccupe si peu des valeurs esthétiques en tant que buts à poursuivre en eux-mêmes dans la construction de ses villes ou l'organisation de sa vie. Et ceci constitue la preuve définitive que l'Américain moderne n'est en harmonie ni avec lui-même, ni avec le monde ambiant... Il est inévitable, dans ces circonstances, que la vie américaine d'aujourd'hui



d'hui manque totalement de beauté. » Et de joie. Et d'intimité, de solitude, de méditation — d'effort et de but vraiment humains.

Voilà pourquoi l'Américain, qui échappe pour un moment à l'obsession du rendement, cherche à se stupéfier, à s'étourdir par l'alcool, le tabac, la frénésie du jeu, de la vitesse, la brutalité du sport, la bousculade des foules, le vacarme assourdissant des jazz, des gramophones, des radios, le cinéma... Philanthrope, il en installe jusque dans ses prisons. A quand la chaise électrique à musique ?

Le cinéma n'est pas un des moindres facteurs de la régression psychologique et de la décomposition sociale.

Dans *le Temps*, M. Émile Vuillermoz s'en est inquiété :

« Les plus innocentes anecdotes américaines sont une apothéose inconsciente, mais instinctive du cynisme commercial, de l'égoïsme, de l'insensibilité et de la brutalité. Dans toutes les circonstances de la vie, l'Américain de cinéma professe cette déconcertante « morale du championnat » dont le dogme essentiel est que la fin justifie les moyens. Pour lui, le résultat seul compte. Tous les procédés sont bons pour l'atteindre. Le succès purifie tout. On est scandalisé de voir les héros de l'écran user de ruses déloyales et montrer une absence totale de scrupules dans une lutte dont l'objet peut être d'ailleurs respectable et généreux. Nous sommes surpris de voir, dans les romans de la pellicule, les jeunes gens du meilleur monde se conduire comme de simples voyous sans perdre, dans leur milieu, l'estime et la considération universelles. »

Chez ce peuple non hiérarchisé, le sens du respect, de la vénération, de l'admiration ne subsiste que pour la richesse ou ce qui la procure.

« Là, et là seulement, dit Keyserling, l'organisation sociale s'est fondée sur l'illusion que les hommes naissent égaux dans tous les sens. » Il ne faut pas se surmonter : il faut se ressem-



bler. L'homme de la rue est donc le type standard sur lequel il faut se fixer. Or, le supérieur est toujours personnel. Cent hommes intelligents n'additionnent que les ignorances et les sottises de chacun d'eux. Et les tares morales.

## X

Néanmoins, les Américains, qui sont presque toujours à l'encontre de ce qu'il faut, ont hissé la femme sur un piédestal. Et il va sans dire que cette royauté injustifiée, sans devoir, sans responsabilité, a fini par détraquer celle qu'on avait si imprudemment intronisée. Bien entendu, il ne s'agit pas de la femme sociale : la mère, l'épouse, la sœur, la servante. Il s'agit du Sexe. L'Américain standard est peu ou prou masochiste. Signe de sénilité.

Ce féminisme pathologique n'a pas été une entrave au divorce, bien au contraire. De même que certains commerçants ne font fortune qu'après trois faillites ou quelques incendies opportuns, la femme américaine n'a une situation notable qu'après une demi-douzaine de divorces rationalisés.

Keyserling dit de la femme américaine : « Elle exerce une autorité immédiate, directe. Elle n'a pas besoin de prouver sa situation supérieure : on l'accepte sans discussion. C'est ainsi que les jurys rendent automatiquement des verdicts favorables à la femme dans la plupart des procès en divorce... Le type de la « jeune fille qui cherche le mariage » n'est pas considéré comme une abomination pure et simple. » Une « charmante femme », Dora Russel, « exhorte les jeunes gens, parfois du haut d'une chaire ecclésiastique, à faire, avant comme après le mariage, toutes les expériences sexuelles possibles ».

La femme américaine n'a usé de son pouvoir exorbitant que pour effrèner un égoïsme exacerbé et faire litière de ses devoirs



les plus élémentaires. Elle ne veut plus d'enfants. Elle ne veut plus s'astreindre aux travaux du ménage.

Survienne un « accident », parce qu'un jour elle a oublié son appareil préventif, il y a les Sociétés d'adoption. On a créé aussi les jardins d'enfants. Les bolchévistes n'ont pas fait mieux, ou pis. C'est le même collectivisme grégaire qui procède des mêmes aberrations et qui se propose la même destruction de la famille, laquelle évidemment est le dernier obstacle à la démocratie.

Ainsi donc la mère américaine confie son enfant au kindergarten dès l'âge de deux ans. Il y a des républiques d'enfants. On y fait le dressage démocratique du parlementarisme et du communisme. C'est facile d'ailleurs : on n'a qu'à cultiver les tendances puériles au cabotinage, à libérer les instincts de l'animal-enfant. La mère n'a plus à s'en occuper. La maternité, comme les autres fonctions sociales, est devenue une chose désuète. Quant aux oisives, qui n'ont pas d'enfants parce que la plupart n'en veulent pas avoir, elles vont, dans les jardins d'enfants ou dans les autres « œuvres » dites « sociales », chercher la popularité dont leur vanité a soif et un débouché à leur agitation de névropathes.

La femme a son club comme le mari. Plus de foyer. Plus d'intimité. Les Américains ne répugnent pas à la promiscuité et reviennent au nomadisme ancestral. Les raisons supérieures de la continuité sociale leur échappent.

Pour New-York, M. P. Morand écrit : « La vie de famille n'est plus. L'absence de domestiques, l'interdiction municipale d'avoir la cuisine dans l'appartement, le logement dans les hôtels lui ont porté les derniers coups. Pas d'enfants en bas âge dans les rues. On les envoie à dix-huit mois dans les kindergarten. Les gens déménagent tout le temps. Lorsqu'on les recherche, au bout de six mois, on n'en trouve plus trace. Les seules adresses permanentes sont celles des banques. On change de



situation comme de résidence. La ville ne se transforme pas moins. On construit pour trente ans : ces édifices sans passé n'ont pas non plus d'avenir. Certains quartiers modifient leur aspect en une saison... Manger ? On mange tout le temps et jamais. Le repas de midi, cette détente latine du milieu du jour, est inconnu... Il n'y a pas de lits, mais des divans, des sommiers à ressorts qui rentrent, pendant la journée, dans les cloisons. La nuit est supprimée. Comment reposer parmi cette lumière, ces spasmes, ces déflagrations... Edison a dit, dans une interview, que le sommeil est le dernier reste d'époques préhistoriques où les hommes dormaient parce qu'ils n'avaient rien de mieux à faire dans l'obscurité. »

En effet, les machines ne dorment pas : quand elles sont usées, on les remplace par de plus perfectionnées.

Le mariage n'est plus qu'un accouplement temporaire, sans conséquence sociale. On a légalisé le divorce par consentement mutuel et l'emploi des objets de prophylaxie anticonceptionnelle. « Je ne crois pas, écrit Keyserling, que dans aucune tribu soi-disant sauvage on trouverait une jeune fille de famille respectable transportant dans son sac à main des préventifs anticonceptionnels pour être prête à toute éventualité (je cite un des ouvrages du Juge Lindsey), ni un groupe de jeunes gens des deux sexes (je cite toujours le même auteur), allant ensemble acheter ces préventifs, puis les utilisant au cours d'une heure de plaisirs communs. »

Voici encore ce que raconte le populaire Juge Lindsey : « Les camarades de Maldred, étudiante dans un collège universitaire, ont trouvé immoral qu'elle ait eu des rapports sexuels avec des jeunes gens pendant qu'elle souffrait d'une maladie vénérienne, et ont envoyé prier le Juge d'y faire mettre ordre. Ou bien Maud a déclaré qu'elle ne sortirait plus jamais avec Jack tellement il était bête : imaginez qu'il fallait que ce fût elle qui aille chez le pharmacien chercher les préventifs. »



Rien de plus démocratique. Il faut que le Nombre impose les fantaisies que lui inspirent ses plus grossiers instincts. De même que, sans véritable religion, l'Américain professe les plus basses superstitions, de même, sans socialité, il se plie servilement aux ukases tyranniques sur la conduite et les attitudes que décrètent la mode et la convention.

« Dieu seul sait, écrit Keyserling, ce que sont en réalité les conventions adoptées par la grande flirteuse (*the flapper*) du dernier modèle ; mais, si je suis bien informé, ces conventions font l'objet d'une adhésion tout aussi rigide que le faisait la loi de son Église pour le plus strict des puritains. Le type n'a pas en réalité changé. La jeune fille moderne, à l'attitude sexuelle la plus libre que l'on ait jamais vue au monde, n'est pas intérieurement plus libre que ne l'était sa dévote grand-mère. Elle n'est pas d'ailleurs plus heureuse... Le type le plus récent de femme américaine considère qu'elle a droit de tout faire pourvu qu'elle le dise à son mari. » Et quelles qu'en doivent être les conséquences. J'imagine que plus celles-ci sont tragiques, plus l'Américaine standard s'admire et, surtout, se fait admirer.

Chez ces automates, tout est psittacisme, mode, convention, imitation machinale, même les « œuvres » philanthropiques auxquelles les femmes consacrent, il le faut dire, beaucoup de temps et de dollars. Mais il y manque une âme vivante, il y manque l'amour de base et l'intelligence de fins. Créées par l'argent, la vanité, l'ennui, et le geste imitatif, ces œuvres ne sauraient être vraiment bienfaisantes. Il en est de nettement nocives comme les jardins d'enfants.

Le dévergondage va du même train que la dissociation. Le mécanisme légal ou conformiste n'y peut rien. A l'hôtel, l'affectation de pudibonderie puritaine s'oppose à la visite d'une personne de l'autre sexe. On prend des dispositions grotesques et répugnantes pour l'aménagement des W. C. ; mais les lieux



de promenades, où stationnent les autos, sont jonchés de préservatifs utilisés.

Comme les femmes ont mis à la mode d'absorber force cocktails, elles s'enivrent épouvantablement...

« On fait l'amour après le huitième cocktail, écrit M. Claude Blanchard, car l'alcool est la drogue qui fait sortir l'Américain de la retenue imposée par l'éducation et le livre, sans contrôle, à la hantise sexuelle développée dans son imagination par la répression puritaine... Les spectacles sèment dans la foule l'excitation morbide et les idées libidineuses. Il n'est question que du « sex appeal », expression bien américaine, dont la traduction en français « appel sexuel » ne parvient pas à donner l'équivalent, tant elle exprime l'inquiétude de désirs insatisfaits. »

## XI

Malgré ses simagrées dévotieuses, nul peuple n'est plus dénué d'aspirations religieuses. Rien ne l'anime, ne le guide, ne l'inhibe, ni ne le refrène que le dollar. Il n'y aura bientôt plus d'art, plus de morale, plus de religion, et partant plus de société : avant peu, il n'y aura qu'une poussière d'individus standardisés pour produire et consommer des dollars. Ayant poussé la division du travail industriel jusqu'à la négation de l'humain, il a ramené la division du travail social jusqu'à un minimum quasi communiste.

Mais il est ridiculement superstitieux. L'égoïsme démocratique, qui rompt toute continuité sociale, donne libre cours aux divagations sur l'au-delà et la survie. Ce qui n'étaient que l'accessoire barbare, les scories des religions théologiques deviennent le tout.

La plus haute fonction de la religion est d'établir l'unité spirituelle, ce qui est à l'opposé du conformisme matériel et de



l'uniformisme. Comme toutes les grandes forces sociales organiques, la religion unifiante par le dedans développe la personnalité, condition, facteur de toute ascension. Elle est un point fixe dans le temps d'où toutes les possibilités peuvent prendre leur essor, où les âmes peuvent se prendre pour s'approfondir et se perpétuer.

Néanmoins, on compte 20 millions de catholiques aux États-Unis et 75 millions de protestants. Mais ceux-ci sont partagés en 216 sectes, ou plutôt en 216 firmes concurrentes. M. R. Puaux remarque qu'à Eureka, cité de 20.000 habitants, « le syndicat d'initiative insistait sur le fait que la ville possédait dix-neuf églises embrassant toutes les dénominations religieuses de quelque importance (*well known*) et trois cinémas ».

Les incantations chamites du spiritisme, de la théosophie et de la Christian science obtiennent un immense succès d'argent — ce qui importe. Ce qui les distingue des cérémonies magiques des sauvages, c'est leur charlatanisme mercantile.

Keyserling rapporte que, pendant son séjour récent, le révérend Billy Sunday le voua aux enfers et déclara aux journaux que, par testament, il avait prescrit qu'on fit de sa peau un tambour pour effrayer le diable. Sur quoi, il fit une quête fructueuse pour couvrir les frais de cette opération cannibalesque.

Sinclair Lewis a tracé ce portrait du Révérend type : « M. Monday, l'évangéliste distingué, le plus connu en Amérique des pontifes protestants, avait été jadis boxeur. Satan ne s'était pas montré juste envers lui. Comme boxeur, il n'avait gagné que son nez cassé, son vocabulaire fameux et l'habitude de paraître sur la scène. Le service du Seigneur avait été plus profitable : il était sur le point de se retirer après fortune faite. Et il l'avait bien gagnée car, pour citer sa dernière déclaration : « Le Révérend M. Monday, le prophète aux coups de poing, a prouvé qu'il est le plus grand vendeur de salut



« du monde et que grâce à une organisation efficace, les frais  
« généraux de la régénération spirituelle peuvent être réduits  
« à un minimum sans précédent. Il a converti plus de deux cent  
« mille âmes perdues et inestimables à un taux moyen inférieur  
« à dix dollars pièces. »

La théologie comme la métaphysique sont plutôt un obstacle à l'unité religieuse. Il n'est pas possible à l'homme de se mettre d'accord librement sur ce qui est indémontrable et sur ce qui prétend orgueilleusement à l'absolu. On ne peut l'imposer que par le fer et le feu, partiellement et seulement pour un temps.

Les Boches, dont la principale industrie fut toujours la guerre, devaient imaginer un bon vieux Dieu prédateur. Les Américains déifient le dollar plus ou moins symbolisé. En définitive, ce sont des ploutolâtres. La démocratie, destructrice de toute socialité, devait aboutir à cette superstition monstrueuse, antisociale. En France, même tendance anarchique. Les tenants de l'absolu, qu'ils soient révolutionnaires, métaphysiciens ou théologistes, disent volontiers, comme Renouvier après 70, alors que la patrie est en jeu : « Au pis aller, la France périra comme nation. »

Sans doute, il y a près de 20 millions de catholiques, et cela devrait représenter un noyau d'union spirituelle. Mais ce sont pour la plupart des étrangers (immigrants, fils ou arrière petits-fils d'immigrants). Et malheureusement, la forte empreinte de la discipline catholique s'oblitére, comme chez nos « rouges chrétiens », sous l'action corrosive de la démoploutocratie ambiante. De plus, la richesse des églises américaines, de même que le gantelet de fer germanique, n'est pas sans pouvoir sur le Vatican, devenu singulièrement sensible à toute pression temporelle.

« Le puritain s'honore d'être riche, dit M. A. Siegfried ; s'il encaisse des bénéfices, il aime à se dire que c'est la Provi-



dence qui les lui envoie ; sa richesse même devient, à ses yeux comme aux yeux des autres, un signe visible de l'approbation divine. Il arrive à ne plus savoir quand il agit par devoir et quand par intérêt ; il ne veut même pas le savoir, car il s'accoutume à expliquer par son sentiment du devoir ceux mêmes de ses actes qui le servent le plus utilement. A ce point, dans son manque voulu ou non de pénétration psychologique, il est intellectuellement au-dessous de l'hypocrisie. »

Mêmes observations de Keyserling : « Toutes les formes importantes, bien qu'autrement si diverses du christianisme américain, sont d'accord sur ce point particulier qu'elles considèrent le succès matériel sur terre comme un témoignage assez sûr de la grâce de Dieu. L'homme en qui Dieu a mis ses complaisances doit nécessairement devenir riche. D'autre part, l'homme qui ne tient pas à la richesse, qui n'offre pas un talent à l'échange, ou qui ne travaille pas consciencieusement pour la gloire de Dieu, celui qui se contente de ce qu'il a, passe pour tiède. »

L'Américain est incroyablement étranger à toute spiritualité. N'ayant pas le sens de l'espace, de l'être, du fixe et de la durée, il ne distingue pas la variété de la constance. Pour lui rien ne se lie, ou plutôt tout est lié au moment fugace. Il ne saurait donc être vraiment religieux. C'est un « primitiviste », comme dit Keyserling. Il en a les instincts égotistes et les superstitions apeurées.

## XII

Attaquant d'abord les forces sociales qui peuvent mettre obstacle à son évolution, la démocratie apparaît comme une affection, non seulement extrêmement contagieuse, mais rapidement progressive. Ici, je dois invoquer encore le témoignage de Keyserling : « Ma propre expérience, qui s'étend sur douze



années, m'a permis de constater un abaissement de niveau alarmant, véritablement progressif, et manifeste, surtout sous la forme d'une idéalisation de ce qui est en bas. Lors de ma première visite aux États-Unis, les Universités ne songeaient pas à se féliciter d'être « démocratiques » en un sens d'exclusivisme dirigé contre les types supérieurs. Aujourd'hui, c'est presque la règle. Aujourd'hui, nous nous trouvons face à face avec cette énormité que la société américaine est en réalité constituée par une seule classe et que la plupart des Américains croient qu'il ne saurait y avoir qu'une seule vérité sociale, — que toute exception à la règle est une hérésie... Cet état de non différenciation complète du point de vue de l'être est la caractéristique par excellence de la démocratie américaine. » Et de toute démocratie. Et jusqu'au bolchévisme terminal.

Je ne voudrais pas qu'on se méprît sur le sens de cet écrit. Des derniers ouvrages parus sur les U. S. A., je n'ai pas extrait le pire, ni le pittoresque exceptionnel, mais ce qui m'a paru caractériser le plus fortement la démocratie progressive au troisième degré. Et pour nous, Français, je n'ai pas manqué de signaler aussi, en passant, les points d'infection. Il y en a d'autres ? Certes. Mais il fallait se borner à ce qui suffisait. Le plus grave, c'est de prendre pour une supériorité cette américanisation morbide et de supposer « avancé » un peuple énervé jusqu'au délire ou décomposé jusqu'à la pourriture.

Ce ne sont donc pas les Américains qui sont en question ; mais le mal profond dont eux et nous sommes atteints. N'étant plus formé, protégé par les institutions, l'homme retourne à la bestialité primitive. C'est la société qui fait l'homme social en exigeant de lui plus qu'il n'en reçoit. L'humanité ne s'affirme qu'en se perfectionnant, et elle ne se perfectionne que par une tension constante de la volonté, de la pensée et de l'action convergentes.



M. André Maurois, qui fut là-bas généreusement accueilli, nous parle, il est vrai, d'une vie familiale, simple, inconfortable et bourgeoise. Ne le prenons pas trop au sérieux. Un littérateur est tenu de se singulariser pour aguicher le client. Il prend alors le contre-pied des faits. Or tout se peut déformer, tout se peut prouver, et même que la prostitution intellectuelle est le plus noble des métiers ou que le cabotage arriviste est un aspect du talent et de l'intelligence profitables, à tout le moins du génie. Quoi qu'il en soit, je n'en reste pas moins convaincu qu'en Amérique comme en Europe, il subsiste encore des parties saines. S'il n'y a pas lieu d'en tenir compte, c'est qu'en démocratie ces parties encore indemnes ne peuvent offrir aucune résistance décisive à la contamination inévitable. D'autant que ce sont les facultés supérieures, comme dans la démenée, qui sombrent d'abord.

Il semble qu'il soit trop tard pour européaniser, pour socialiser les États-Unis : peut-être ne l'est-il pas pour faire remonter à l'Europe, hormis la Russie et peut-être l'Allemagne, le courant d'américanisation. Et ce serait d'abord, à l'intellectuel, à l'économique comme au politique, rétablir solidement ces efficaces cordons sanitaires que sont les frontières et revigorer le sentiment national. Ainsi, la France et, par elle, l'Europe et le monde, seraient défendus contre les pires virus démoploutocratiques. Car, on ne saurait trop le redire, présentement, ce qu'on a appelé la « géopolitique », l'internationalisation des forces matérielles, non dirigées, est le plus grand péril pour la civilisation qualitative. Si la France, qui représente cette civilisation et en est la plus haute expression, devait disparaître, l'Europe n'aurait plus aucune signification historique. M. Mussolini lui-même, qui n'est qu'un politique de génie, un heureux accident italien, ne la galvaniserait pas. Et la pesante botte teutonne n'écraserait brutalement toute velléité de réaction salutaire que pour mieux faciliter



l'effroyable ruée du bolchévisme russo-asiatique. L'américanisation parfaite et totale de la planète serait accomplie. Ce serait l'avènement définitif, non pas même de la Bête, non pas même de Ploutos, mais de l'Automate, de la Machine. L'humanité, fille de l'esprit, mère des dieux, institutrice de toute civilisation, aurait vécu...

GEORGES DEHERME.

---

## LES LIVRES QUI FONT PENSER

---

*Lenine ou le mouvement*, par PIERRE LAFUE (Editions Prométhée).

M. Pierre Lafue eut l'occasion d'approcher Lenine. Il en fut troublé. La plus haute culture, si elle n'a qu'une base métaphysique, offre autant de prise que l'ignorance aux chimères. De même l'idéalisme qui perd contact avec le réel comme le plus épais matérialisme. Un vocabulaire plus riche, en quoi se résume cette pseudo-culture, ne saurait qu'accroître la confusion et masquer le désordre profond de l'intelligence et des sentiments. Mais M. Lafue, lui, a retrouvé définitivement le bon sens en reprenant pied sur le positif. Et, de son aventure, il ne lui est resté que d'avoir pu mieux pénétrer l'âme obscure d'un Lenine.

Un héros de la volonté ? — Oui. Comme Napoléon. D'une volonté tout entière tendue vers son propre objet. Exaltation d'un orgueil vésanique. Sadisme de la domination. Au demeurant, comme l'autre, un super-jobard.

Son succès, qui paraît prodigieux, s'explique aisément. La matière qu'il eut à pétrir est très malléable : Une société encore barbare, le moujik fruste, l'intellectuel bohème... D'ailleurs, Lenine aurait pu apprendre de la démoploutocratie américaine comment on défait une civilisation et comment on propage une affreuse anarchie dans le monde. Timourleng opère à Wall-Street mieux qu'au Kremlin.

Pour tout dire, Lenine est un produit naturel de la démocratie. S'il a un féroce appétit de pouvoir, c'est qu'en démocratie le pou-



voir est toujours à prendre et provoque ainsi toutes les convoitises. Nos parlements sont encombrés de petits Lénine, seulement moins audacieux, moins naïfs, plus jouisseurs. Mais tout aussi sots.

Lenine n'a pas de doctrine. Il ne nie non plus qu'il n'affirme. Il sollicite les circonstances. On le dit « réaliste » parce qu'il renverse implacablement les obstacles que sa frénésie rencontre. Le marxisme même, dont il se réclame le plus constamment, n'est qu'un moyen. Il n'est dupe que de soi-même. « Un formidable lutteur sans doute, mais à peine un homme. »

Done, aucun scrupule : tous les moyens, parmi les pires ; toutes les manœuvres, et les plus sales, les plus fourbes. Il accepte, ou plutôt il choisit comme collaborateurs les éléments suspects, viles. « Ils auront moins de choses à perdre, dit-il, et ne se laisseront pas ralentir par les scrupules. » Ce qui est spécifiquement démocratique.

« Telle est, à l'intérieur comme à l'extérieur de son groupe, la méthode favorite de Lenine : « en appeler aux masses » contre l'élite, s'appuyer sur les éléments les plus ignorants et les plus obscurs pour écraser tous ses rivaux. Ne méprise-t-il plus le nombre que déjà il a si souvent insulté ? Plus que jamais, en vérité ! Mais plus que jamais aussi, il estime que le nombre, pour qui sait le manier, peut devenir « le véritable facteur de puissance ». Dans l'agitation, il est précis. Dans la réflexion, il est confus et contradictoire. D'une part, il affirmera un déterminisme économique poussé jusqu'à l'absurde, d'autre part, il proclamera : « On peut ce qu'on veut ». Définissant les qualités du révolutionnaire, il établit cette hiérarchie : « la volonté, la passion, l'imagination », où l'intelligence seule est oubliée. »

Mais ce « réaliste » du néant s'est lourdement trompé. C'est son adversaire doctrinal, Kautsky, qui a raison. La méthode démocratique est bien la plus destructive. Plus lente peut-être, elle agit plus profondément. La cruauté d'un Lenine, qui suscite des réactions, est moins dissolvante que la garrulité d'un Kerensky et les excès législatifs. On le voit bien, quand le bolchévisme triomphe.

« La dictature du prolétariat, dira Lenine, ne s'oppose nullement, en soi, à la dictature d'un seul homme. » On entend bien que cet homme ne peut être que lui. « Les soviets dominent la Russie. Mais le groupe communiste domine les soviets. Un Comité central de dix-neuf membres dirige le groupe. Mais un individu dirige le Comité central. Armé du plus formidable pouvoir qu'ait jamais possédé un



souverain russe, Lenine, bientôt, n'a plus qu'à accomplir ce qu'il considère comme son œuvre historique. »

Mais cette œuvre, il ne s'est jamais donné la peine d'y penser. Il ne la conçoit pas, il ne peut la concevoir. Il a toujours négligé le but pour les moyens. Son idéal, son culte, c'est soi-même, c'est le pouvoir. L'ayant enfin conquis, il semble que tous ses ressorts soient rompus. Certes, il s'efforcera de brusquer la nature des choses, mais bien plus pour éprouver ce pouvoir tant désiré que pour édifier quelque utopie. Et puis, améliorer les institutions, élever les hommes, ne serait-ce pas se diminuer ?

A la fin pourtant, « une espèce d'humanité tardive semble s'épanouir en Lenine. Ce qu'il avait de saccadé dans ses réflexes, de mécanique dans le jeu de son énergie inlassable, s'atténue et fait place à des mouvements plus prémédités, à des paroles moins simples qui, brusquement, se chargent de sens et qui prennent même des résonances profondes... Et c'est ainsi qu'un jour il se demande tout haut, devant l'un de ses visiteurs : « Le pouvoir, le pouvoir... Pourquoi, « en somme, ai-je voulu le pouvoir ? »

Un autre mythe aurait pu le ranimer : la Révolution universelle, c'est-à-dire le pouvoir universel. Mais il n'y croyait plus...

Quelle que soit l'horreur que nous inspire les actes, on se prend à penser que leur auteur, qui n'avait pas que des sentiments bas, fut lui aussi, une victime de notre anarchie qui tourne au mal le meilleur et dégrade les grands.

M. Pierre Lafue a bien fait revivre cette figure tragique.

G. D.

*Maurras religieux et suscitateur de la foi*, par HECTOR TALVART.  
(Editions Rupella).

Maurras religieux ? Qui en peut douter ?... Tout esprit positif est essentiellement religieux. Le dévouement émane toujours d'une foi positive au Réel, c'est-à-dire au relatif. La dévotion théologiste, égocentrique n'en est que la caricature.

Si M. Hector Talvart ne le dit pas expressément, il le donne à penser. Sans doute au grand scandale des pieux prosternés de sacristie qui croient que leurs prières mendiante rachètent leurs turpitudes habituelles de vanité, de méchanceté, d'avarice et d'égoïsme...

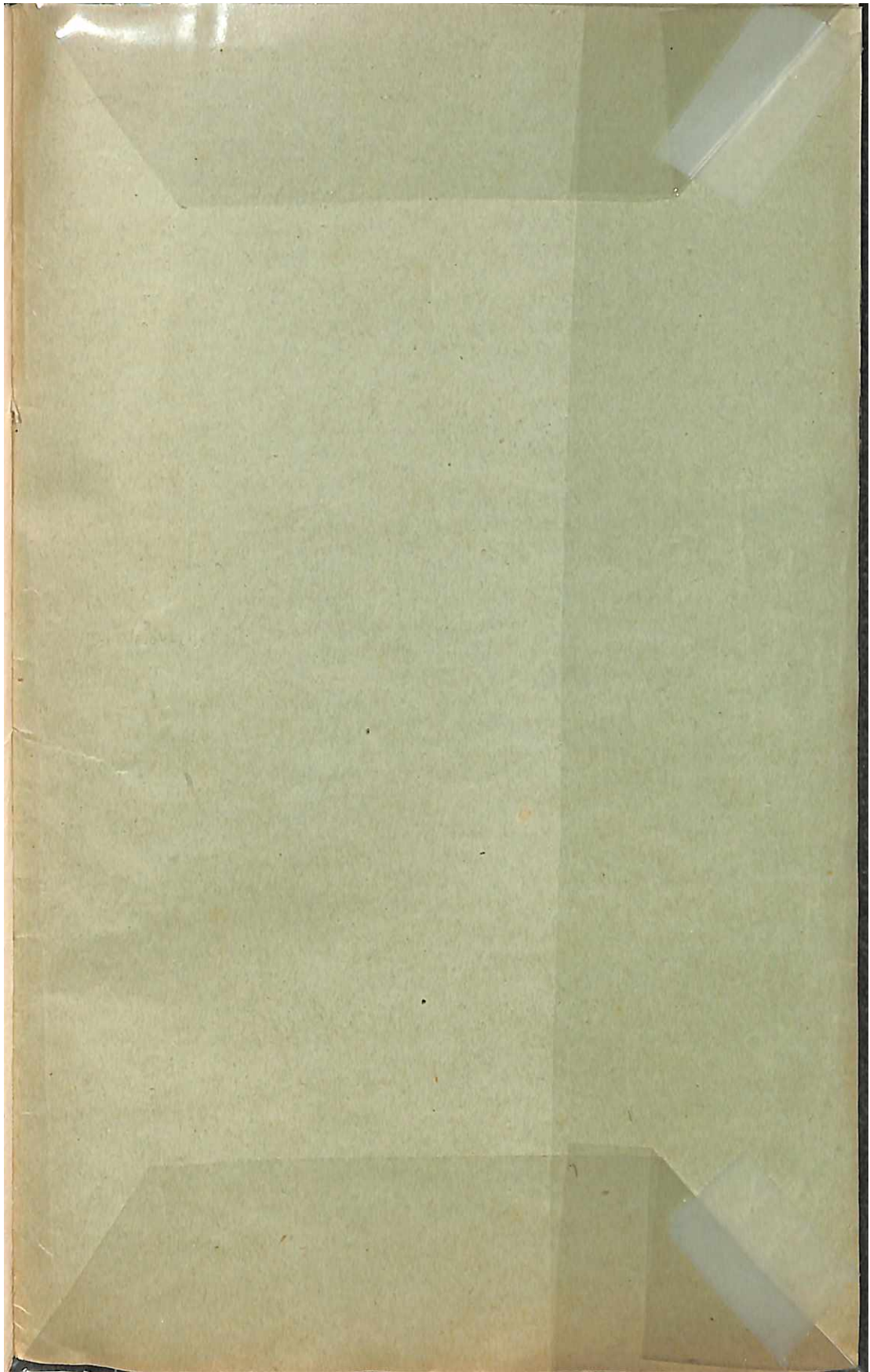
G. D.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

---

Thouars (Deux-Sèvres), Imprimerie Nouvelle







---

GEORGES DEHERME

---

L'IMMENSE QUESTION DE L'ORDRE

---

# DÉMOCRATIE ET SOCIOCRATIE

*Subordonnant l'ordre, c'est-à-dire la prospérité nationale, la vitalité de la race et les institutions fondamentales aux revendications incohérentes du Nombre, la démocratie, c'est le mal, tout le mal dont souffre et meurt la société française. La sociocratie, au contraire, serait un régime sociocentrique des devoirs de l'homme et du citoyen, des traditions vivantes, des institutions libres et protégées.*

---

**AUX ÉDITIONS PROMÉTHÉE**

RUE DUPUYTREN, 9 — PARIS (VI<sup>e</sup>)

Un volume de 374 pages sur beau papier . . . . . 15 fr.

---

THOUARS (Deux-Sèvres), Imprimerie Nouvelle